16e année - N° 149 L'ex. un franc 20 mai 1967

CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale



Dr Alexander GODE

Préside depuis sa fondation (1955) aux destinées de l' « Union Mondiale de Interlingua ». Né à Bremen, naturalisé Américain, il fait ses études à Vienne, à Paris, puis à l'université de Columbia. Travaille à I.A.L.A. depuis 1934. Après la seconde guerre mondiale il succède au professeur Martinet, directeur de cet organisme, et mène à bonne fin un « Dictionnaire Interlingua-Anglese » en 1951

Dans ce numéro :

Voir article (page 11) sur " l'Interlingua "

RAPPORT D'ACTIVITÉ

des années 1965-1966-1967 (1er trimestre)

Dans le précédent numéro, tout en indiquant le but poursuivi par ce périodique, j'indiquais la nécessité, pour y parvenir, d'augmenter très sensiblement le nombre de nos abonnés. Mais, comment s'y prendre ?

LA DIFFICILE RECHERCHE DES ABONNES NOUVEAUX. — En ce domaine il est inutile de rechercher la nouveauté. Tout a déjà été essayé et les divers procédés employés par les revues et journaux, depuis qu'il en existe, se comptent tout juste sur les doigts de la main. Je l'ai indiqué précédemment : inutile d'envisager la publicité payante. Outre que les quotidiens et grands hebdos ne tiennent pas à faciliter la diffusion de la petite presse d'opinion, les tarifs des placards lorsqu'ils sont acceptés sont d'un prix prohibitif. L'insertion sur une colonne large de 4 cm sur 6 cm de haut, encadrée, allait chercher l'an dernier dans les 300 francs lourds. La nécessaire obligation de la renouveler plusieurs fois donne une idée des frais à engager. De plus, elle passe plus ou moins en bouche-trou, si l'on n'a pas ses entrées dans la maison, au milieu d'un amalgame hétéroclite d'annonces prônant qui, la valeur d'un détergent, d'une eau de toilette, la solidité de costumes vendus à tant par mois. Comme il ne faut guère compter sur les affiches — tout au moins dans les villes importantes — vite recouvertes ou lacérées, également coûteuses, force est de se rabattre sur le vieux système de la prospection à domicile qui a fait ses preuves depuis longtemps, aux résultats aléatoires certes, mais relativement, très relativement, bon marché.

Je suis persuadé que si l'on pouvait frapper directement à la bonne porte tout de suite la proportion des succès serait fort intéressante. *Contre-courant* devrait alors trouver rapidement les 3 à 4.000 abonnés — qui ne le connaissaient pas — et qui assureraient un sort stable au magazine envisagé en abolissant tout souci d'argent. Malheureusement on en est réduit à tâtonner, pour des raisons faciles à comprendre.

Cette prospection, à laquelle je me suis attelé, prend cette année une ampleur encore limitée, mais déjà appréciable.

Par quel procédé avons-nous recensé les portes où frapper ? Par des moyens empiriques et par eux seuls. Je possédais, en 64, aux alentours de 25.000 adresses, recueillies au cours des treize années qui ont précédé la relance actuelle. Elles avaient, pour une grande partie, l'inconvénient de ne pas être récentes ; mais ce désavantage était compensé par les quelque 2.500 noms et domiciles connus des abonnés, plus ou moins à jour, au moment de la suspension du journal.

Le premier contact fut bon. Il permit de passer à 24 pages dès le second numéro. Alors fut lancée la

première « opération boule-de-neige ». Son succès fut relatif : moins d'un millier d'adresses. Pourtant elle détermina certains amis à appuyer le travail entrepris. L'animateur du *Foyer individualiste de Paris* me procura deux centaines d'adresses et la possibilité d'en sélectionner autant dans les listes d'abonnés dressées par E. Armand, du temps de son vivant. L'ami Mystag fournit un effort identique. Puis ce fut Gérard Serbanesco, avec une quarantaine d'abonnés ferme et 650 noms (il se fait fort d'en procurer 7.000 autres, mais moins sûrs). Je fis ensuite un tri parmi les 1.800 fournis par Carretier de Nice, malheureusement recueillis depuis pas mal d'années. Je ne saurais omettre le millier de syndicalistes du Livre, fédération à laquelle je suis adhérent.

La seconde opération « boule-de-neige » decidée cette année eut un sort identique : un millier d'adresses fournies par les abonnés actuels, une bonne centaine par l'ami Piou de Nantes et 500 par Sylvain de Nice. Aussi des listes d'adhérents à des groupements de diverses tendances par des amis bien placés. Ainsi armé je me suis mis au travail, dès 1965. Au départ, piètre rendement. Un envoi, deux envois, 3, 4, 5 et même 6 envois, négatifs. Quelquefois je tombais « pile » du premier coup. Rarement : deux pour mille de moyenne. Pourquoi se décourager l'effort à peine esquissé ? J'ai donc continué...

Les retours sont des plus nombreux. Moins parmi les essais dus aux « individuels » que pour ceux provenant des listes copieuses ou des adresses d'un fonds ancien. Bien enveloppés, lesdits retours restent potables et peuvent être remis dans le circuit. Ainsi en est-il des « n'habite pas à l'adresse indiquée » ou des « adresse incomplète », voire des « homonymes » ! Lesquelles formules, sanctionnant un départ ou un effort limité du préposé, correspondent souvent, il faut le dire, à un état de fait. Le tampon « décédé » n'est pas rare lui non plus, hélas !

Un détail amusant : un jour un envoi prend le chemin de la Guadeloupe, il revient avec la mention « inconnu ». Derechef, je propose au fascicule une balade pour Tahiti. Malchance, il rate encore son objectif. J'en déduis qu'il rechigne aux trajets marins : finalement, il s'est perdu, à tout jamais, dans la banlieue marseillaise.

J'ai observé, après des milliers d'envois — les trente mille sont largement dépassés —, un rendement meilleur cette année qu'au cours des précédentes ; sans avoir pour cela modifié diamétralement la méthode qui est celle-ci : le premier envoi composé d'un ou deux numéros anciens pour éprouver l'adresse, les autres se succédant à plus ou moins longue échéance selon le temps dont je dispose. Car vous n'en doutez pas, ce travail de taupe n'est pas de tout repos : faire les adresses, mettre sous bande, router, expédier, trier les « retours », éliminer les mauvaises adresses, tout cela prend des heures et des heures. A la longue cependant je suis arrivé à serrer de plus près la question et obtenu un meilleur rapport. Par exem-

ple, entre les numéros 147 et 148 (moins d'un mois) vingt-sept abonnés nouveaux. Sans doute l'amélioration du périodique n'est-elle pas étrangère au relèvement du pourcentage des réussites.

Malgré cette constatation, il n'y a pas lieu de crier au miracle. Simplement une tâche nécessaire mais fastidieuse en paraît moins saumâtre ! Certes combien de noms passent sous ma plume, que je connais bien — parfois personnellement et de longue date — et qui assureraient une prompte réussite si ces compagnes ou compagnons empruntaient notre route ! Leurs raisons particulières ne me regardent pas, mais je ne puis m'empêcher de déplorer leur abstention.

Et, sans vous demander de m'aider à gémir, il n'est pas inutile de signaler ici un autre obstacle à l'ascension désirée, qui s'apparente à la légende de la toile de Pénélope, celui des insouciants, des négligents qui omettent de se mettre en règle en fin d'abonnement. Quatre-vingt-quatre dans ce cas au début 66, qui ont reçu pourtant *Contre-courant* jusqu'à l'ère des vacances. Devant leur silence j'ai dû, à contre-cœur, suspendre le service, l'équilibre financier l'exigeant. Peut-être, s'ils lisent ces lignes, nous rejoindront-ils. J'ai, à leur disposition, les fascicules qui manqueraient à leur collection.

Dans le prochain article j'aborderai un autre aspect de la vie du journal : le rayon librairie, que je n'entends pas négliger et qui doit résoudre lui aussi ses problèmes particuliers.

Pour l'heure je dois conclure mon épître, puisque aussi bien je m'adresse à chacune et chacun d'entre vous, à celles et ceux qui font déjà partie de la « cohorte » : des adresses, encore des adresses, toujours des adresses ! Aux amies et amis inconnus prospectés : ne tardez pas à grossir nos rangs !

l'animateur de « Contre-courant »

LE « COUP D'EPAULE »

Ainsi qu'il a été dit dans le numéro 148, *les souscriptions, destinées à alimenter le budget de la prospection, seront insérées dans cette rubrique. A toutes et tous, merci.*

(à partir de février 1966)

C. Revilliod (74) 5 — P. Soirat (95) 1 — J. Bourta (75) 20 — G. Delatousche (44) 5 — G. Girard (75) 40 — D. Fons (66) 5 — C. Méline (28) 10 — R. Grèzes (94) 10 — E. Grether (27) 10 — Et. Martin (Tahiti) 10 — A. Maloberti (94) 5 — J. Beucher (61) 3,60 — Monique (75) 10 — Blériot (75) 40 — L. Boixadera (34) 10 — Deincourt (06) 5 — R. Zantain (93) 3,30 — L. Chaix (13) 20 — D. Barrera (93) 10. *(A suivre.)*

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement,* à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e) Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68

Ce qu'il faut dire

LES « ORDONNANCES ». — Serions-nous revenus au temps de Charles X ? Aurions-nous, en somme, un Charles XI au sommet ? Le prédécesseur avait eu, lui aussi, des ennuis avec sa Chambre. Il s'en débarrassa. Or de nouvelles élections renforcèrent l'opposition. Alors, le dernier des Bourbons (branche cadette) appliqua un article 16 d'époque par « ordonnance ». Mal lui en prit, il chuta !

L'histoire ne se renouvelle jamais avec exactitude, mais des situations quasi identiques se présentent. C'est le cas aujourd'hui. Nous avons eu un Charles le Téméraire, foudre de guerre malheureux. Celui qui opère de nos jours de très haut est plus prudent. En employant la ruse il fait la nique aux électeurs, par le truchement de Georges Pompidou, chargé de louvoyer.

Chacun de vous connaît, par les moyens d'information habituels, les péripéties d'une lutte que personne n'envisageait sur ce terrain de l'article 38. D'ailleurs que pourrais-je en dire ? puisque le dénouement (provisoire) est prévu pour la fin mai.

Toutefois j'exprimerai une opinion qui ne sera peut-être pas partagée par tous nos lecteurs. Je comprends fort bien l'ire des électeurs, auxquels on a promis le dialogue et qui, après une consultation *qui conteste fortement le pouvoir,* assistent au dessaisissement autoritaire d'un Parlement chargé du « législatif ». Mais enfin : oserais-je dire que c'est un peu la règle du jeu. Berner l'électeur est d'usage. Et pourquoi se gêner. Surcharger le pays d'impôts, pour se payer des « Redoutable » ou des « bombes H » en expliquant que le geste est avantageux, quoi de plus naturel pour un gouvernement ? (1).

---

(1) *Un Français dit moyen s'indignait récemment en faisant allusion à ces dépenses inutiles : « On ne peut qu'aboyer, on ne peut mordre. Alors, pourquoi ? » Pour se griser de « grandeur ». Et nombreux sont les benêts qui approuvent cette attitude. Il faut objectivement le constater, Hélas !*

Mais la question n'est pas tout à fait là. Après huit ans passés d'un pouvoir absolu, ce qu'il est convenu d'appeler le gaullisme en est à recueillir les fruits de sa « grandeur ». Ils sont amers. On s'en doutait. Pourquoi l'opposition tient-elle à se mettre sur les bras un bilan d'imprévoyances, de gaffes, d'impéritie ? Pourquoi ne pas laisser la « majorité » se dépatouiller avec les difficultés qu'elle a le plus souvent elle-même provoquées.

Foin d'un affront ! qui ne saurait atteindre quiconque, mais qui révèle simplement les procédés « délicats » des « princes qui nous gouvernent » dès qu'ils sont aux abois. Et puis, ces fameuses ordonnances, dont nous ignorons la teneur, dont le succès est aléatoire, ne sont-elles pas, après tout, un signe avant-coureur de la débâcle générale d'une politique qui a pu faire illusion auprès des naïfs, mais qui, se heurtant aux réalités, chutera elle aussi.

C'EST LE BIEN QUE JE LUI SOUHAITE

Louis LOUVET

COMMUNIQUE

FOYER INDIVIDUALISTE D'ETUDES SOCIALES. — Au S.-Séverin (sous-sol), 3, place St-Michel, sera traité par Gabriel GOHAU le *dimanche* 28 *mai*, à 14 h 30 :

DU ROLE DES THEORIES DANS LE
DEVELOPPEMENT DES SCIENCES

le conférencier, agrégé de l'Université, èxaminera les modifications subies par les « évidences » du siècle dernier et traitera de problèmes débouchant sur l'actualité.

Les positivistes du siècle dernier pouvaient croire que les théories qu'ils avaient édifiées ne subiraient plus guère que des modifications de détails et que la science devait entrer dans une ère de stabilité dont la mécanique, « science achevée », semblait offrir la préfiguration.

La crise de la physique, ouverte au début du XXe siècle, en mettant justement en question les fondements de cette mécanique newtonienne, ruina cette conception.

La science progresse en rejetant les « évidences », les « vérités premières » — « L'immédiat doit céder la place au *construit* » (Bachelard). Voilà les thèmes que développera Gabriel GOHAU dans sa conférence.

NOTES D'HISTOIRE

Il y a 96 ans : la Commune

LE MASSACRE

L'on ne rappellera jamais assez cet entretien qu'eut Alfred Naquet dans les couloirs de l'Assemblée Nationale avec son collègue Barthélemy-Saint-Hilaire se répandant en furieuses récriminations contre Mac-Mahon. « Qu'y a-t-il donc ? » lui demandait Naquet. « Il y a que cet imbécile nous fait le plus grand tort. Thiers se contentait de *trois jours de massacre ;* le maréchal en a voulu huit. » De fait, la répression fut non seulement terrible, mais d'une stupidité à nulle autre pareille. La soldatesque, souvent ivre, tirait pour tuer au point que parfois les officiers eux-mêmes devaient s'interposer.

A Montmartre, les dénonciations se firent si nombreuses dans les premiers jours que les Verasillais en vinrent à établir une sorte de contrôle. Le colonel qui en était chargé n'était pas inhumain. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'un mouchard ne tentait rien moins qu'à assouvir d'assez basses vengeances. A quelque ignominie nouvelle le colonel s'y opposa, et le lâche dut quitter les lieux car il aurait pu lui en cuire.

Un employé de la mairie de Montmartre qui a laissé quelques souvenirs malheureusement incomplets — il avait lui-même servi la Commune — cite ce fait : « Au bout de trois jours, les exécutions sommaires avaient cessé dans le quartier, le colonel faisait arrêter dénoncés et dénonciateurs, les confrontait ; quand ceux-ci avaient menti, il les retenait prisonniers et renvoyait ceux-là. » Pour qu'il en ait été ainsi, l'on conviendra que la situation des malheureux Parisiens était des plus tragiques. Un officier chargé de la répression mis dans l'obligation d'y mettre un frein, l'on a peine à le concevoir et n'était que les faits sont ici rapportés par un homme qui a pris part à la Commune, qui s'est battu pour elle aussi bien dans les sorties qu'aux barricades — ses notes éparses ne laissent aucun doute sur sa conduite — il faut bien avouer qu'un vent de folie dû à la peur des uns et à la lâcheté des autres s'était emparé de pas mal de Parisiens.

Voici, parmi beaucoup d'autres, quelques fragments de « scènes vécues » que nous empruntons à des lettres, des souvenirs, des Mémoires malheureusement incomplets et jamais terminés. Ils n'en sont pas moins révélateurs. On rendait les communeux responsables de tous les incendies, alors que le feu avait été mis, en maints endroits, par les obus de l'armée régulière. « Les arrestations à domicile avaient lieu le matin à l'aube ; à six heures, je m'éveillais en sursaut, sous le coup de l'idée fixe qu'un jour ou l'autre j'allais voir apparaître les agents. J'étais très compromis, puisque j'avais joué de méchants tours dans mon adolescence, qui avaient fait courir le bruit que

j'avais contribué à faire fusiller le curé de Notre-Dame-de-Lorette. »

« C'est dans ces jours de malheur qu'un soir, en traversant la place Pigalle, je fus témoin de la scène suivante. Un gigantesque soldat de la ligne, un sapeur, qui tenait par le bras un malheureux « pékin », le conduisait au poste, or l'autre criait à tue-tête qu'il n'avait rien fait. Mais le soldat le faisait valser, comme une marionnette, à grands coups de pied et de poing. Un rassemblement se forma ; quelques passants, indignés, firent entendre des protestations. Je m'approchai et je criai :

— C'est ignoble de voir des choses comme ça !

— Qu'est-ce qui est ignoble, monsieur ? entends-je derrière moi.

« Je me retourne et je me trouve en présence d'un joune sous-lieutenant qui avait tout au plus vingt ans. Insolemment campé, le poing sur la hanche, le képi sur l'oreille, il cinglait de sa cravache le bout de ses bottes vernies, et me regardait d'un air de défi qui me fit bouillonner le sang dans les veines. Néanmoins, sous ce regard insultant, je ne bronchai pas, sachant trop ce qu'il m'en aurait coûté.

— Ah, ah ! messieurs les Parisiens, fit enfin le jeune matamore, vous n'avez pas voulu de la police ! Eh bien ! nous, nous la ferons, et raide, soyez tranquilles. »

Et il en est de même partout, les soldats triomphent et mettent en action les huit jours de massacre ordonnés par Mac-Mahon. Coûte que coûte, il faut que ces Parisiens qui les ont tant fait trembler expient. Précédés de leurs chefs, ils entrent dans les maisons, visitent les uns après les autres les misérables logements où il ne reste à peu près rien, tout ayant été vendu pendant le siège. Ils fusillent des malheureux qui d'aucune manière n'avaient pris part à l'action. Mais qu'importe. Il suffit d'avoir des « godillots » aux pieds, les mains noires et ç'en est fait. Tout homme revêtu d'un uniforme de fédéré — et beaucoup n'avaient pas les moyens d'avoir d'autre costume — était collé au mur et fusillé.

Les dénonciations s'élevaient à un chiffre affrayant, inimaginable, tout suait la peur. Des commères se tenaient sur le pas de leur porte et signalaient aux soldats et aux sergents de ville, qu'on voyait sabre au côté et revolver à la ceinture, les jeunes gens qu'elles pouvaient connaître : « Tenez ! disaient-elles, en voilà encore un qui a servi la Commune ! » Les cadavres des fédérés fusillés gisaient des journées entières sur les trottoirs — celui de Raoul Rigault resta près de 24 heures rue Gay-Lussac et le dessinateur Pilotell put en prendre un croquis. Les mares de sang ne se comptaient plus. Il y en avait partout. Certaines casernes étaient bondées de prisonniers qu'on fusillait par dix après un simple interrogatoire.

Au parc Monceau, c'était encore pire. On exécutait au hasard tous ceux que la soldatesque versaillaise avait

pu saisir, par fournées et à coups de mitrailleuse. « Rue de Clichy — relevons-nous dans une lettre à laquelle nous empruntons partie de ces horreurs — j'ai vu passer un convoi de prisonniers parmi lesquels il se trouvait des femmes ayant des enfants à la mamelle. Les malheureux qui ne pouvaient marcher assez vite étaient frappés à coups de plat de sabre ou piqués avec la pointe. La bataille dans Paris avait pris fin. C'était un énorme soulagement de ne plus entendre la canonnade de la batterie des Buttes qui foudroyait les batteries fédérées des Buttes-Chaumont et du Père-Lachaise ; c'en était un aussi de ne plus voir la troupe camper dans les rues et de ne plus rencontrer les tapissières recouvertes de bâches, d'où s'échappaient des filets de sang, car elles étaient bondées de morts qu'on allait enterrer pêle-mêle dans les cimetières. Mais les cours martiales fonctionnaient toujours ; les journaux excitaient les autorités à la chasse aux vaincus, et des hommes de grand talent, des écrivains aimés, ne craignaient pas de jouer le rôle de dénonciateurs, trouvant qu'on n'avait pas assez fusillé, exterminé... C'était un affolement de réaction. Tous les soldats qui ont pris part à ces exécutions et que j'ai questionnés ont été unanimes dans leurs récits. L'un d'eux me disait : « Nous avons fusillé à Passy une quarantaine de ces *canailles*. Ils sont tous morts en soldats. Les uns croisaient les bras et gardaient la tête haute. Les autres ouvraient leurs tuniques et nous criaient : « Faites feu ! Nous n'avons pas peur de la mort ! » Et le comte de Mun, qui avait pris part à l'investissement de Paris par l'armée de Versailles, répondait à la Commission d'enquête sur la Commune : — Les hommes que j'ai vu fusiller après la bataille, sans jugement — c'est horrible à penser —, ils mouraient avec insolence. »

« Incapable sans doute de comprendre, le « comte » prend le défi qui n'est en la circonstance qu'une forme du courage pour ce qu'il qualifie « d'insolence ». Les hommes de sa classe ne savent jamais juger les ouvriers qu'à leur aune. Certes, l'on pourrait ajouter des faits aussi précis à l'infini, les documents ne manquent pas, mais à quoi bon ? »

La Commune de 1871 restera un des faits les plus éloquents de l'histoire de la France. Les bourgeois ont montré là toute la haine qu'ils ont en réserve pour la classe ouvrière. Nous n'ajouterons rien de plus.

Pierre DELESALLE

AVIS A QUICONQUE. — Né le 6 mars 1894, veuf, sans enfant, je peux mettre à la disposition d'une association, dont j'approuverais les statuts, une propriété valant environ 300.000 f. (lourds). Ecrire à *Paul Jauzin*, « l'Oasis » à Puiseux-en-Retz, 02 - Villers-Cotterêts.

LOUISE MICHEL

Ballade de Verlaine en l'honneur de Louise Michel après le chahut qui accueillit sa pièce « le Coq rouge » au théâtre des Batignolles et son attitude « très bien »

Madame et Pauline Roland,
Charlotte, Théroigne, Lucile,
Presque Jeanne d'Arc, étoilant
Le front de la foule imbécile,
Nom des cieux, cœur divin qu'exile
Cette espèce de moins que rien,
France bourgeoise, au dos facile,
Louise Michel est très bien.

Elle aime le pauvre âpre et franc
Ou timide ; elle est la faucille
Dans le blé mûr pour le pain blanc
Du pauvre, et la sainte Cécile
Et la muse rauque et gracile
Du pauvre, et son ange gardien,
A ce simple, à cet indocile.
Louise Michel est très bien.

Gouvernements de maltalent
Mégathérium ou baccile,
Soldat brut, robin insolent,
Ou quelque compromis fragile,
Géant de boue aux pieds d'argile
Tout cela, son courroux chrétien
Qu'écrase d'un mépris agile.
Louise Michel est très bien.

Envoi

Citoyenne ! votre évangile
On meurt pour ! C'est l'honneur et bien,
Loin des Taxil et des Bazile,
Louise Michel est très bien.

Paul VERLAINE

(*Le Cri du Peuple*, 23 mai 1888.)

AMIS DE HAN RYNER. — Samedi 10 juin, à 20 h 45, salle des amis, 114 bis, rue de Vaugirard (métro : Saint-Placide ou Montparnasse). Causerie sur : *Han Ryner, conteur* par Georgette RYNER.

Les langues internationales

INTERLINGUA

TRIOMPHE DE LA LINGUISTIQUE MODERNE

PEU de gens ont réfléchi à l'énorme simplification que constituerait l'adoption d'une langue internationale. Toutes les relations, depuis celles du touriste avec son hôtelier jusqu'à celles du chercheur spécialisé avec ses pairs, en passant par celles du client avec l'industriel ou le cultivateur qui le ravitaille, seraient bouleversées. Les travailleurs, qui pourraient se comprendre en passant d'un pays à l'autre, pourraient mieux se défendre contre l'exploitation capitaliste et la transmission, sans barrières, de l'information mettrait fin aux préjugés et aux mensonges, causes premières des guerres.

Depuis cent ans, de hardis pionniers se sont attelés à la tâche exaltante de *doter l'humanité d'une langue digne de sa culture et de son idéal.* Mais sans doute avaient-ils trop présumé de leurs forces ou sous-estimé l'énormité du travail à accomplir ; car aucun des nombreux projets, présentés jusqu'ici au public, n'a reçu l'accueil espéré. Examinons le cas du plus célèbre d'entre eux : l'espéranto.

Par une singulière inconséquence, son auteur a introduit dans son alphabet des lettres accentuées introuvables dans les imprimeries ! A ce vice fondamental du système s'ajoutent une grammaire aux formes archaïques et compliquées et surtout un vocabulaire très restreint (700 racines) et puisé au hasard dans les principales langues européennes. Rien d'étonnant alors que, malgré le dévouement des espérantistes, la langue recule ou végète (100.000 adhérents en 1905, 40.000 aujourd'hui — d'après *Revuo Internacia de Esp°)* 1962.

Cependant, d'autres chercheurs s'orientaient dans une voie différente. Au lieu de vouloir créer de toutes pièces une nouvelle langue, le célèbre mathématicien italien Peano partait du latin classique et, par une série de simplifications, arrivait à une langue très simple, le *latine sine flexione ;* le chef de la gare centrale de Vienne, Julius Lott, lui, partait des principales langues européennes pour en extraire un vocabulaire international, dont il proclamait l'importance.

Or, les deux langues ainsi obtenues étaient très proches l'une de l'autre, au point qu'un esprit non prévenu aurait pu les confondre. Nous trouvons ici un des caractères les plus marquants des langues naturalistes : la convergence des systèmes. A partir du moment où on a compris que la langue internationale n'a pas à être inventée, mais qu'elle existe en puissance dans les grandes langues de civilisation, le vocabulaire international devient la base commune solide et les langues ne diffèrent plus que par des détails.

En 1924, la confusion était grande dans les rangs des partisans des langues *a priori*. De vives critiques s'élevaient contre l'espéranto et plusieurs systèmes, en particulier l'Ido, tentaient de l'améliorer. Une femme, Mrs Morris, créa avec l'aide du chimiste américain Cottrell une organisation chargée de résoudre *scientifiquement* le problème. Ce fut I.A.L.A. : International Auxiliari Linguage Association, aux travaux de laquelle collaborèrent *tous* les systèmes de langues auxiliaires. Ceux-ci furent examinés minutieusement par les linguistes internationaux les plus réputés ; enfin, en 1951, après vingt-cinq ans de travail, I.A.L.A. publiait : *Interlingua*. Le système artificiel du type espéranto était abandonné, et l'école naturaliste se voyait rendre enfin justice. Aucune trace d'artificiel en effet ne subsiste en *Interlingua*. Ses dérivés sont parfaitement naturels, ils existent non seulement dans les sept langues de contrôle (anglais, français, espagnol, portugais, italien, russe et allemand), mais encore dans plusieurs autres langues d'Europe.

Une conséquence extrêmement importante, c'est qu'*Interlingua* est comprise *à première vue* par toute personne un peu cultivée. Cette *compréhension immédiate* a provoqué les premiers succès d'*Interlingua*. Dès sa parution, une quinzaine de publications scientifiques américaines s'en emparaient pour leurs résumés de rapports médicaux. Remarquez que ce sont les savants *américains* qui ont pris cette décision, répondant ainsi à ceux qui vont disant : « Inutile d'apprendre une langue auxiliaire, l'anglais suffit à tout. »

Remarquez aussi qu'aucune langue artificielle ne peut présenter un succès comparable. Sans doute certaines ont obtenu des articles scientifiques de sympatisants, qu'elles ont publiés par leurs propres moyens. Ici il s'agit d'un usage régulier, depuis plus de quinze ans, par des revues de renommée mondiale touchant des millions de lecteurs. Cet usage se confirme et s'étend d'ailleurs, puisque nous comptons aujourd'hui trente-trois revues qui emploient *Interlingua,* en dehors des bulletins publiés par les diverses organisations interlinguistes (une douzaine d'associations nationales, plus les organismes spécialisés, groupés dans l'*Union mundiale poor Interlingua).*

Interlingua s'appuie sur l'héritage latin subsistant dans nos langues modernes ; son vocabulaire — 27.000 mots — est largement suffisant pour servir de langue véhiculaire à l'Europe nouvelle et même à toute la terre, car la civilisation occidentale s'est étendue au monde entier. Il n'existe pas de grammaire plus simple que celle de l'*Interlingua,* débarrassée de toutes les complications linguistiques dénoncées par le grand linguiste André Meillet.

En étudiant *Interlingua,* vous ne risquez pas d'aborder des notions erronées. Outre le vocabulaire international, vous vous familiarisez avec les dernières découvertes de la linguistique. Vous disposez de la langue qui possède le plus grand coefficient d'accès mondial. Vous pouvez aller dans n'importe quel pays avec la certitude

de vous faire comprendre des médecins, pharmaciens, prêtres, professeurs, polyglottes et hommes de loi, ce qui est une assurance précieuse pour qui voyage à l'étranger. En France même vous êtes appelés de plus en plus à rencontrer des gens ignorant votre langue maternelle et qui seront bien contents si vous pouvez les renseigner, même s'ils se demandent si c'est du portugais ou de l'italien qu'ils ont entendu !

Voici d'ailleurs un spécimen qui vous permettra de vous faire une opinion : « Un somnio, vivente in nostre animas durante multe annos, esseva finalemente realisate : cameradas se incontra e parla facilemente in interlingua unes a altres, cognosce co-idealistas con les que illes ha correspondite, ma que illes non ha vidite ante. Nos nos incontra in un ambiante fascinante, e nos discute nostre scope commun, le lingua international, un ponte de amicitate inter le populos del mondo, e nos mitte le fundamento del progresso e del collaboration futur » P. Moth (prime congresso de Tours).

Seuls les espérantistes, fiers de la relative diffusion acquise par quatre-vingts ans d'efforts, boudent le jugement de I.A.L.A. Ils devraient se souvenir pourtant des paroles de Zamenhof : « Nous propageons Espéranto seulement provisoirement ; mais quand une autorité internationale aura établi une langue auxiliaire, nous promettons solennellement de nous rallier sans dispute à cette nouvelle langue » (Leteroj I).

Alors ! camarades espérantistes, qu'attendez-vous ?

R. JACOBS
Federation interlinguiste del R.P.

L'ÉCOLE DE LA LIBERTÉ ET SES PIONNIERS

MARIA MONTESSORI 1870 - 1952

(le début de l'étude a paru dans le n° 146)

Chassée d'Italie par Mussolini, Maria Montessori se réfugia en Espagne, puis, quand vint la période révolutionnaire, l'Angleterre la fit chercher en lui envoyant un croiseur. Elle s'établira en Hollande où elle fonda un lycée Montessori avant de mourir.

Dans nos écoles maternelles, il arrive que des institutrices corrigent par des moyens de fortune le matériel indigent de l'administration et ainsi pénètrent un peu des principes qui ont beaucoup amélioré ces écoles. C'est

une constatation que tout le monde peut faire. Mais cela ne semble pas émouvoir certains parents dont l'indifférence va si loin qu'il serait vain d'attendre d'eux qu'ils réfléchissent. Qu'importe ce que deviendra l'enfant ?

Dans le ventre de sa mère il représente déjà des allocations prénatales. Sa tête est à peine sortie de la matrice qu'on entrevoit le frigidaire, la motocyclette ou le récepteur de télévision grâce à la prime de naissance. L'enfance, qui est comme une éternelle jeunesse du monde, est, pour eux, indéchiffrable. Et ce n'est pas la science qui changera cela, cette science qui veut s'occuper de la personnalité de l'enfant et prétend la définir en lui appliquant des calculs ridicules. La formule suivante, qu'on trouve dans des ouvrages savants, en est la preuve :

« L'activité est représentée par A,

« L'émotivité par E,

« La sociabilité par S, etc... »

et on applique à chaque élément (on ne sait trop comment) un coefficient allant de + 3 à — 3 ; la combinaison ne laisserait, dit-on, aucun cas dans l'ombre.

Il n'y a que des cas particuliers ! La personnalité de l'enfant est quelque chose d'unique et l'essentiel passe à travers les filets de la science, ce qui fait dire aux scientistes que « l'éducation active est empirique ». Tant mieux. Pour nous, comme nous l'avons dit, c'est un art surtout.

Revenons à la classe Montessori. Cette classe de vingt ou vingt-cinq élèves est une petite communauté sans obligations ni sanctions. On n'y voit pas le monarque absolu qu'est le maître ou la maîtresse. La discipline qui y règne est toute intérieure et la liberté, sans elle, ne se conçoit même pas. C'est sur elle qu'est fondé le respect mutuel, base de l'affection mutuelle et non sur une morale dont on prétend emplir le cerveau de l'enfant, comme on emplit un vase, alors que l'éducation est un feu qu'on allume.

Les règles qui commandent dans la classe traditionnelle l'immobilité, le silence, l'uniformité des études paraissaient à l'éducatrice aussi désuètes que les lois qui, chez les adultes, fixaient autrefois d'immuables castes. Déjà, dans l'*Emile,* Rousseau avait flétri les conceptions basées sur la soumission forcée, et aussi les éducateurs que j'ai cités et non seulement, parmi eux : Paul Robin en France, mais aussi Ferrer en Espagne, condamné à mort et exécuté pour satisfaire le clergé espagnol. Une longue suite de pionniers qu'il serait trop long de citer fondèrent des écoles de la liberté, comme de nos jours Célestin Freinet qui avait créé l'*Ecole des sept jeudis* à Vence où il vient de mourir. On ne rendra jamais assez hommage à ces pionniers.

Les exercices Montessori, « les jeux » comme les appellent les gens à courte vue, n'ont pas un but directement pratique. Le point visé est d'habituer l'enfant à apprendre

et d'être heureux en même temps en prenant plaisir à ce qu'il fait, tout bon travail étant le résultat d'un amour. En cherchant à l'intéresser on cultive un état d'âme qui ne redoutera pas la lutte. C'est pourquoi, comme on l'a dit, on laisse à l'enfant la joie de vaincre les obstacles sans aller au-devant de lui à la moindre difficulté. Par principe, je dis *principe* plutôt que *méthode* ou *système,* bien qu'aucun de ces vocables n'ait mon agrément.

Quand elle créa sa première maison d'enfants à Rome. Maria Montessori avait mis au point vingt-cinq articles éducatifs offrant aux enfants des occupations variées dont le but était le développement par l'exercice méthodique des sens. Sans doute, un enfant ne sera pas plus intelligent à vingt ans parce qu'il aura su boutonner son manteau à l'âge de trois ans, dit-on. Cela démontre l'incompréhension de certains puisque, comme nous l'avons dit, les exercices éducatifs n'ont pas un but directement pratique, encore qu'ils le soient assez souvent. Et le niveau scolaire où le petit montessorien se maintiendra par la suite démontre qu'il n'a pas perdu son temps. Il ne viendra à l'idée de personne qu'un type d'éducation puisse faire naître des aptitudes dont l'enfant serait dépourvu. Et aussi qu'un type d'éducation réponde au besoin de tous.

Les éducateurs le savent bien, mais ils savent aussi que les germes favorables sont d'autant plus influençables qu'ils sont jeunes. On ne commence jamais trop tôt. Ce n'est pas quand la formation mentale est viciée qu'il faut s'y prendre. *Avec le libre choix et la liberté,* une des découvertes les plus importantes de Maria Montessori est celle des périodes sensibles chez l'enfant. Ce sont des sensibilités particulières et momentanées qui existent chez les êtres en voie de formation, c'est-à-dire dans les stades de l'enfance. Elles sont fugitives et se limitent à des acquisitions déterminées comme le langage, l'ordre, la coordination des mouvements (prémices de l'écriture). Une fois cette période passée, la sensibilité cesse.

L'adulte ne peut rien de l'extérieur. Mais, si l'enfant n'a pu obéir aux directives de sa période sensible, l'occasion d'une conquête naturelle est *perdue à jamais.* C'est pourquoi nous pensons qu'il est essentiel de commencer l'éducation le plus tôt possible, comme nous l'avons dit. Nous avons eu personnellement des exemples d'enfants débutant dans ces classes à six ans. C'était trop tard, du moins pour ceux des enfants précocement marqués par un milieu défectueux. De plus, nous devons regretter qu'ici ces classes ne conduisent les enfants que jusqu'à six ans au lieu de douze et quatorze. Dans certains pays on pratique les méthodes actives qui font suite et se superposent exactement à l'éducation Montessori. L'école active est, pour les plus grands, ce que sont les classes Montessori pour les petits. L'esprit des deux écoles est le même malgré la différence des pratiques matérielles. (Les grands enfants n'utilisent pas d'articles sensoriels puisque l'âge est passé).

Nous pouvons suivre des grands élèves, actuellement

au lycée, que nous avons connus en classe Montessori ; on sait qu'ils en ont conservé l'esprit, c'est ce qui importe le plus.

Nous avons déjà exposé l'impression de liberté, de sérénité que laisse une classe Montessori en activité. Voici un bambin de trois ans ou moins : il tient un cadre de bois sur lequel sont fixées deux pièces d'étoffe, l'une portant des boutons, l'autre des boutonnières. Il s'agit de réunir les deux côtés comme pour fermer un vêtement. Les gestes sont imprécis, les boutons ne passent pas, l'enfant s'acharne, crispe les doigts ; le jeu est nouveau pour lui. Il défait et refait son ouvrage les yeux brillants d'attention. Il est évident ici que l'enfant doit contrôler ses mouvements et en même temps les comprendre. Par la suite, les exercices évoluant avec son âge, c'est ce contrôle continuel qui établira sa discipline intérieure.

(à suivre)

Marcel RENOT

Bientôt : UNE GRANDE ENQUETE

1°) Le capitalisme est-il sur son déclin ?

2°) Sa transformation (en cours) lui sera-t-elle au contraire favorable ?

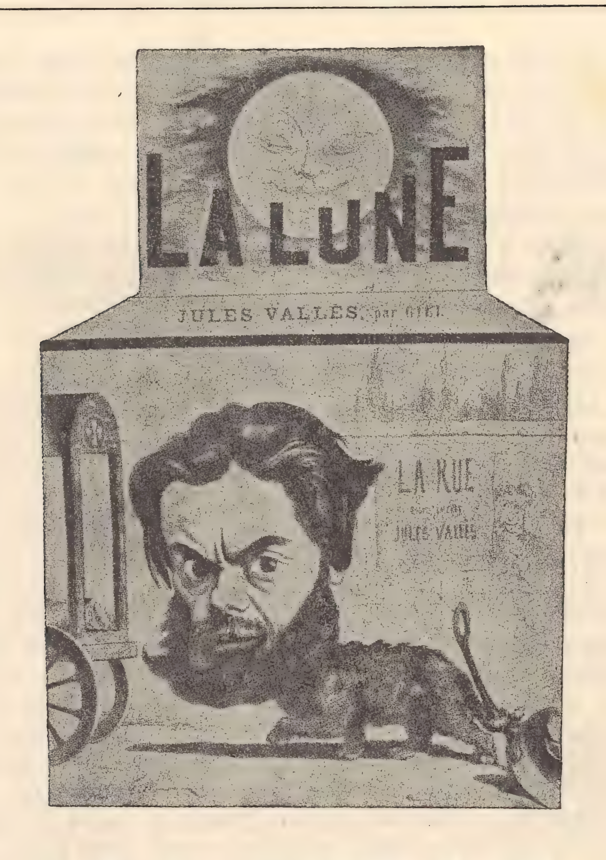
3°) L'automation et ses conséquences peuvent-elles lui être funestes ?

4°) S'il doit disparaître, par quoi le remplacer ?

5°) Enfin, le capitalisme d'Etat des pays de l'Est et de la Chine populaire est-il une solution acceptable ?

Les BLOUSES

A partir du numéro de janvier (145), « Contre-courant » publie le roman de Jules Vallès « Les Blouses », récit anecdotique d'une jacquerie villageoise un an avant la Révolution de 1848. Le fascicule de 16 pages, paraissant dans chaque numéro et comportant une partie de ce roman sera remplacé, dans les exemplaires envoyés à titre d'essai d'abonnement, par un texte paru antérieurement. Toutefois, un envoi des fascicules édités **sera assuré aux nouveaux abonnés de 1967**, afin qu'ils soient en possession de l'œuvre — illustrée — complète lorsqu'en sera terminée la publication.



J. VALLES, CARICATURE DE GILL

Mais les gens de police semblaient occupés d'autre chose. Ils s'arrangeaient pour toujours tenir Juliard entre eux deux, comme entre les deux pointes d'un compas. Juliard voulut se dégager : il alla droit aux hauts fonctionnaires.

— Messieurs, dit-il, je vous donne ma parole que je n'essaierai point de m'évader. Je vous demande en échange de me laisser libre le temps qu'il faut pour veiller le blessé... Je suis votre prisonnier. Lui aussi, paraît-il ; mais la mort vous le volera, prenez garde ! Vous perdrez votre proie. Moi, je perdrai l'homme que j'ai connu le plus digne et le plus brave dans le monde.

Le procureur fit un signe aux agents, en montrant Juliard : un signe qui voulait dire qu'il acceptait. Juliard remercia par un salut muet et retourna tout entier à Bonnel. Il essaya de le soulever. Le corps était lourd.

— Aidez-moi.

Tous s'attelèrent à la triste besogne, même les policiers dont la mine basse eut, pendant un moment, une lueur de dignité.

— Un médecin ! répétait Juliard.

— On est allé le chercher.

Le blessé avait complètement perdu connaissance. On n'eut pas à souffrir de ses plaintes ; il était comme une masse insensible entre les bras qui le portaient. On revint vers la maison.

Elle paraissait déserte. Le maître avait disparu ; mais on trouva la femme et la fille tout au bout du bâtiment. Leur allure était tranquille, leur visage calme,quand on les découvrit, l'une tricotant, l'autre rangeant son linge dans l'armoire, comme si de rien n'était. La descente de justice se présenta comme une entrée de voyageurs qui ont besoin d'un renseignement ou d'un verre de vin, qui veulent se rafraîchir ou demander leur route. Mais dès qu'on prononça le mot de loi, et que le magistrat, le menton haut dans sa cravate blanche, parla de complot et de complicité, elles parurent terrifiées.

— Où est votre mari ?

— Mais il doit être sur le devant, répondit la femme en tremblant.

— N'avez-vous pas entendu un coup de fusil ? dit à brûle-pourpoint, et comme s'il voulait faire balle avec la question, le procureur du roi, se plaçant soudain devant elle.

Les policiers sondaient du regard les yeux des pauvres femmes.

— Oui, répondit la mère, nous avons entendu un coup de fusil. Nous avons pensé qu'on venait de tuer un lapin, comme ça arrive souvent dans le voisinage.

— C'est le bon temps de la chasse, maintenant, murmura la fille.

Les autres n'insistèrent plus. Ils s'écartèrent pour se consulter.

— On nous a recommandé, vous savez, la plus grande circonspection dans nos démarches, dit le procureur du roi, en hochant la tête gravement.

— Oui. On dirait même qu'on voudrait s'arranger de façon à prévenir les conjurés... si conjurés il y a. Ils pouvaient nous voir venir de loin ! ajouta le commissaire avec un sourire.

— Je n'avais pas à pénétrer les intentions de ceux qui nous ont mis en mouvement, mais à suivre l'esprit de la circulaire confidentielle qui m'est parvenue, objecta son interlocuteur.

Il disait cela de l'air d'un homme qui souhaite une approbation, ou un conseil. Le commissaire s'inclina, mais répondit, en appuyant sur les mots :

— Aussi le mieux est-il, je pense, de constater le moins possible par nous-mêmes et de laisser au parquet de Paris le soin de diriger les opérations quant à cette échauffourée, ces mandats d'arrêt... et la complication de ce nouvel événement.

— Oui, ce mystérieux assassinat !

— Voilà un terme à éviter, je crois, observa en baissant le ton le commissaire, qui semblait décidément dominer, de sa finesse ou de son autoritée cachée, le procureur du roi sentencieux et solennel.

Il continua d'être solennel dans la forme, mais au fond il sembla être acquis au système de réserve.

— Je vais envoyer un exprès chez monsieur de Maillet, et nous ne ferons rien de précis avant qu'il ait jeté son avis dans la balance.

— Parfaitement... En attendant, votre opinion n'est-elle pas qu'il faudrait éloigner tout l'attirail de police et faire à Juliard situation en règle de prisonnier sur parole ? Il ne s'en ira pas. Il restera pour soigner son ami blessé. Nous laisserons seulement quelqu'un auprès de lui et de l'agonisant, un gardien pour la forme.

Au bout de dix minutes, il avait été fait suivant la volonté du procureur du roi, inspiré par le commissaire. Quand on avait demandé à Juliard de

renouveler ses promesses, il avait, en réponse, montré Bonnel inanimé, et avait ajouté avec un sourire pâle :

— Je ne m'en irai toujours pas avant la fin !

Il y eut un moment de silence.

— Il faut pourtant bien faire les constatations légales nécessitées par le meurtre ! monologua le procureur.

Le commissaire répliqua en sourdine :

— Je vais charger un de mes agents de ce soin... A mon accent seul, il comprendra qu'il doit biaiser, faire languir, ne rien brusquer ; tout voir, peut-être, mais se taire, jusqu'à ce que nous ayons reçu des instructions nouvelles. Je vais aussi donner ordre à ceux qui resteront dans la maison de ne pas faire de zèle, tandis que vous allez éloigner tout le monde, excepté ceux dont je parle...

— C'est bien entendu, approuva le procureur du roi du ton d'un homme à qui on ne dicte pas une idée, mais qui en est toujours le promoteur.

Une heure après, il ne restait plus rien du gros de la bande. Le procès-verbal était fait. Procureur et commissaire s'étaient transportés chez le maire, non loin de là, et une lettre était adressée à M. de Maillet, lettre rédigée par le procureur et mise sous enveloppe par le commissaire. Ce commissaire au regard fin, à la voix piquée d'ironie, aux mains souples, avait su, tout en guignant de coin le magistrat, son supérieur raide et grave, glisser un mot de son cru dans le pli officiel : si bien que le messager emporta deux notes au lieu d'une vers la maison de plaisance où devait se trouver M. de Maillet.

On avait reculé la ligne de pantalons rouges, là-bas, au bout de la plaine. Et, dans cette campagne où venait de passer la mort, où avait eu lieu une manœuvre de justice en quête d'une conspiration, on n'entendait plus que la voix de Juliard qui réclamait le médecin avec des gestes d'impatience et de désespoir, frappant le plancher du talon, courant à la fenêtre, essayant d'attirer de sa prunelle tendue, et de sa main crispée, ce secours qui n'arrivait pas !

A la fin, on annonça un officier de santé de la commune voisine. Il avait justement été infirmier, puis élève, dans les hôpitaux militaires. Il avait passé en Afrique et connaissait les blessures des armes à feu.

— Y a-t-il chance de salut ? demanda Juliard.

L'autre ne répondit pas, regarda encore la plaie, appuya l'oreille contre la poitrine où du sang était descendu en rigole, et dit :

— On peut le tirer de là !

Juliard lui prit les mains.

— A condition qu'il soit tranquille comme un enfant, que pas une émotion ne vienne aggraver la fièvre, quand il reviendra à lui... et ce n'est pas ce que j'ose espérer.

— Vous savez dans quelles conditions il se trouvait, qui il est ?

Un signe affirmatif.

— Cela ne me regarde pas. Seulement je devine ce qui se passera dans cette tête quand elle pourra se relever et penser. Or, si la cervelle, qui est là-dessous, bout de désespoir ou de douleur une minute, l'homme est mort !

Son geste souligna le diagnostic ; mais, en même temps, il prit sa trousse, et tira ses outils.

— Aidez-moi à le tirer de côté, dit-il.

On plaça le patient du mieux qu'on put.

— De l'eau, des linges. Bien.

Et il entama la besogne.

Mais au bout d'un instant il se releva, s'essuya le front.

— Il faudrait que Bretonnier se chargeât de l'opération. Je ne suis pas assez fort... Je jette mon tablier aux chiens ! dit-il dans son langage d'ancien troupier, avec un accent de douleur et de regret qui faisait peine.

— Est-ce qu'on peut attendre que vienne celui dont vous parlez ? demanda Juliard.

— Sans danger : la vie est encore là-dedans, on l'entend, on la voit. Ecoutez le souffle, voyez

ce frémissement des paupières. J'en réponds, pour deux heures encore, avec les garanties que je vais prendre.

Il n'eut pas deux heures à attendre. L'exprès envoyé par le procureur du roi à l'homme influent, dont on avait besoin de savoir les intentions, cet exprès-là avait marché vite, il paraît, car on vit tout à coup survenir une voiture qui amenait au grand trot le secrétaire de M. de Maillet, en compagnie du docteur Bretonnier lui-même. On s'étonna, dans la maison muette, de cette coïncidence et de cette rapidité. Mais on fut plus surpris encore quand on sut que le procureur du roi et le commissaire (après visite du secrétaire chez le maire où ils étaient installés, et cinq minutes de conversation) avaient repris le chemin de Châteauroux, déléguant leurs pouvoirs à un substitut que les nouveaux venus avaient amené avec eux.

Pourtant, le secrétaire était un simple particulier ; il ne remplissait pas une fonction, n'avait droit ni sur les choses ni sur les gens ; et tout en ayant l'air de reconnaître Juliard, il ne fit pas ombre d'allusion aux événements ni à la situation légale dans laquelle s'étaient trouvés, et se trouvaient encore, ce prisonnier sur parole et ce blessé inanimé.

Il salua au contraire avec respect Juliard, qui resta muet et réservé. Car lui aussi avait reconnu l'arrivant. C'était l'ancien condisciple, le camarade intime, l'ami de jeunesse du docteur Bonnel. Mais il ne l'avait pas suivi sous le drapeau rouge ; il était, lui, pour le drapeau blanc. Il croyait au roi, à Dieu, à la force, au dogme, à la fatalité de la misère, à l'esclavage nécessaire du peuple.

Il y croyait sincèrement, de l'avis de Bonnel, qui n'avait pas rompu avec lui et se contentait de rire de ses dogmes quand il le rencontrait. Même, de temps à autre, il avait eu recours à son intervention, pour obtenir la levée de poursuites contre quelques pauvres, accusés de braconnage, de vol de bois mort, M. de Maillet écoutant volontiers les requêtes que lui présentait son « alter ego » Albert Delcamp.

Il y avait, en un mot, un abîme entre les idées des deux anciens condisciples ; mais, depuis trente

ans qu'ils avaient l'âge d'homme, ils n'avaient point trouvé, dans leur vie privée, l'occasion de se mépriser et de se haïr, tout en ayant bien des fois l'occasion de se combattre : Bonnel prêchant l'athéïsme, tâchant de détourner les morts du chemin de l'église, toujours indiscipliné et résistant aux lois ; Delcamp bataillant depuis toujours dans le journal catholique de la localité, ayant même conquis, par l'âpreté de sa foi et de son talent, une place dans la presse militante de la capitale.

Il allait à Paris souvent, étant libre et assez riche pour n'exercer son métier d'avocat que lorsqu'il y avait un coup de clairon à donner au nom de ses croyances, mais il exécrait ce Paris impie, rieur et stoïque, insulteur de processions et amateur d'attroupements. On savait que lui et Bonnel s'aimaient quand même, et la distance qu'il y avait entre leurs camps donnait la mesure de l'estime qu'ils devaient nourrir l'un pour l'autre, ainsi désunis par l'esprit, et, malgré tout, réunis par le cœur !

Les souvenirs de famille y étaient pour beaucoup. On avait étudié ensemble. Le printemps de leur vie avait été imprégné des mêmes parfums, que leurs mains, restées jointes pendant les années d'école, avaient conservés longtemps encore, malgré que l'un eut manié l'encens, l'autre la poudre.

Le docteur Bretonnier était un praticien d'élite dont le renom avait dépassé les limites de la contrée, mordu même sur Paris. Mais il aimait son pays, et n'avait pas voulu le quitter, se contentant de sauter dans une diligence pour aller au bout de la France donner des consultations, auxquelles les princes du bistouri l'appelaient. Puis il revenait vite au bercail, heureux quand il revoyait le grand arbre qui montait la garde à l'entrée de la route au bout de laquelle était sa maison — vers qui les angoissés se tournaient et couraient, quand le mal se mettait à meurtrir quelqu'un sous leur toit.

Il ne croyait à rien, celui-là, qu'à la science : à son métier plutôt. Il en avait l'amour immense et profond, et prétendait qu'il n'avait jamais trouvé le temps de devenir cagot ou athée, ayant à charcuter la viande humaine. Mentait-il ou disait-il vrai ?

On l'ignorait ; mais la clientèle pieuse et riche se gardait bien d'insister, toute heureuse d'avoir cette force de guérison à portée de sa bourse, enchantée aussi qu'il ne prît pas position dans la lutte, et ne mît pas au service des mécréants son renom et sa popularité.

A la première nouvelle de l'événement, Delcamp avait songé à aller trouver M. Bretonnier qui, comme tout le monde aimant Bonnel, était accouru, non pas seulement avec l'ardeur d'un confrère, mais aussi avec l'émotion que donne l'envie de disputer à la mort un homme de cœur. La consultation eut lieu. Bonnel n'avait pas repris connaissance.

— Pouvez-vous le sauver ? demanda Delcamp.

— Grâce à monsieur, dit Bretonnier en se tournant vers l'officier de santé qui se tenait modestement derrière lui ; grâce à monsieur, tout est en ordre, je me trouve en face de précautions sages ! Oui, monsieur, vous avez fait ce qu'il fallait ; il s'agissait d'attendre : il faut travailler maintenant.

— Peut-il arriver qu'il meure pendant l'opération ?

— S'il peut arriver que je le tue ?... Non, je ne le crois pas... Mais qu'il revienne pour des années à la vie, c'est autre chose ! fit-il, un pli d'inquiétude entre les sourcils.

Il se mit à l'ouvrage, aidé de l'officier de santé, aidé de Juliard, qui lui passait les linges, de l'eau, qui essuyait le sang où il coulait. A un moment, il voulait quelque chose d'oublié : une poche où enfermer de la glace qui fondrait en larmes sur le trou de la blessure, quand il serait temps. Du même saut, on ferait bien de passer chez le pharmacien. Il n'avait pas le temps d'écrire tout au long ce dont il avait besoin. Il le dit de vive voix.

— Monsieur, fit-il, en s'adressant à Juliard, courez-y donc vous-même. Vous saurez mieux qu'un autre vous expliquer et obtenir ce qu'il nous faut. Vous entendez ?...

— On peut laisser sortir monsieur ; il est prisonnier sur parole.

Les hommes postés là obéirent. Ils avaient été

choisis par le commissaire, qui leur avait fait la leçon, et Juliard partit. Quelque temps s'écoula.

— Il ne reviendra pas, se disaient à l'oreille les agents.

A l'instant même, Juliard reparut avec des fioles, des bandes de toile. Il se remit au service de Bretonnier et de l'officier de santé, tout simplement, comme si ne balançait pas, au-dessus de sa tête, l'épée de Damoclès de la justice ; se préoccupant seulement de faire le moins gauchement possible son métier d'infirmier improvisé.

VIII

Le docteur Bonnel a les yeux ouverts. Ils brillent sous le bandeau de toile maculé de sang qui encercle son front troué. La balle n'était pas à la tempe ; la sensation première avait trompé la victime. Aussi le docteur Bretonnier a-t-il pu le rappeler à l'existence.

— Est-ce pour longtemps ? avait demandé Bonnel en revenant à lui.

— Ce serait un miracle. Vous ne croyez pas aux miracles ?

— Non.

Un non éclairé d'un sourire blême sur une bouche plissée par le mal.

— Il n'est pas sûr que la science ne fera pas ce que vous croyez le ciel incapable de faire... Mais, en tout cas, vous avez des heures devant vous... Et les médecins vont vous laisser, fit-il, en joignant l'acte à la parole, en s'écartant du lit.

— Notre besogne est faite, reprit-il. Je ne m'éloigne pas, mais vous n'avez plus besoin de nous pour trouver la force de réfléchir et de parler... Votre main ?

Il avança la main ; et l'officier de santé s'approcha à son tour pour serrer les doigts du vieux Bonnel.

Delcamp était contre la fenêtre. Il ne sortit pas avec les autres et se contenta de les saluer, mais il s'avança vers Bonnel et, d'une voix basse et grave, dit :

— Il faudrait que nous fussions seuls un moment.

Son accent était si pénétrant, sa volonté paraissait si nette ! Bonnel, d'ailleurs, ne refusa pas. Tournant, au contraire, vers Juliard ses yeux fiévreux, il fit, du regard, signe d'acquiescement, trouva même la force d'ajouter :

— Si je sens la mort venir, je vous promets de vous appeler...

Juliard sortit, laissant l'athée et le croyant face à face, dans cette chambre où le travail des chirurgiens avait mis partout des taches rouges et gluantes ; où le tic-tac régulier d'une horloge de bois insultait le souffle détraqué et rauque de l'opéré. Delcamp prit une chaise et vint se placer près du chevet.

— Tu ne mourras pas, je pense, fit-il d'une voix ferme ; tu ne mourras pas ; il faut plus de plomb que tu n'en as reçu pour abattre un lutteur de ta trempe. Puis la chance a voulu que Bretonnier fût là et que j'eusse l'idée de l'amener. Il te sauvera. Bonnel hocha la tête.

— Il te sauvera, reprit Delcamp, à condition que ton sang ne se brûle pas dans tes veines au souvenir de cette émeute manquée, de cette déroute, de cette trahison...

Un nuage de douleur passa sur les yeux du blessé, et un frisson secoua tout son corps, sous la courte-pointe à fleurs qui le couvrait comme un manteau de cavalier.

— Eh bien ! je suis venu pour écarter le danger de la trahison, de la déroute, de l'émeute manquée.

Bonnel le fixait. Delcamp s'arrêta un moment.

— Tu sais, reprit-il, ce qui t'attend, ce qui attend Juliard, et tous les autres qui m'importent peu, mais à qui tu tiens et que tu voudrais savoir sauvés ?... Vous serez tous compris dans des poursuites qui mèneront les uns à la réclusion, les autres

au bagne, qui en mèneront aussi quelques-uns à l'échafaud...

Le blessé eut un mouvement qui tendit et empourpra son pansement.

— Je te le dis d'un seul trait pour que tu aies l'émotion d'un seul coup. Remets-toi, et comprends.

Bonnel balbutia :

— Oui, les galères, la guillotine ! Voilà pourquoi je suis accouru... Crois-tu que moi, qui sais ce que tu vaux et quel homme tu fais, je voudrais voir tes cheveux blancs tomber sous le ciseau du coiffeur des forçats, ta vieillesse passée dans les supplices ?... Mes préceptes m'ordonnent d'être impitoyable pour qui s'insurge, et de marcher d'accord avec ceux qui veulent tuer l'idée de république en déshonorant les républicains. Mais mon amitié m'ordonne de venir à ton secours, de t'emporter hors du chemin où toi et les tiens vous vous êtes engagés... Je savais quel rôle vous jouiez ; je t'ai fait suivre pas à pas, toi, André, ce fou de Juliard ! On devait vous arrêter tous !... Vous avez été bel et bien trahis, comme le dit une lettre qui vous a été lue...

Le visage de Bonnel s'anima, il voulut poser une question. Delcamp le prévint.

— Inutile de s'attarder à ces hontes, dont je ne connais d'ailleurs que la moitié... Si on ne vous a pas tous saisis sur place, c'est que j'avais manœuvré secrètement pour obtenir l'avortement de votre conspiration, sans que les conspirateurs fussent appréhendés... puisque tu étais leur chef. J'ai peut-être eu tort. Si tu avais été sous clef, tu n'aurais pas reçu ce coup de fusil... D'où est-il parti ? Je l'ignore. Mais notre volonté n'y est pour rien. Nos hommes n'avaient pas cette consigne, je te le jure !... Il doit y avoir quelque méfait individuel tout d'un coup conçu et commis sous le couvert du complot public. Inutile encore de perdre du temps à l'examen du passé... Mieux vaut arriver au but... Peux-tu me suivre ?

Le malade indiqua par le jeu de ses paupières qu'il tenait à entendre et qu'il était prêt à écouter. Delcamp reprit la parole.

— Monsieur de Maillet est tout-puissant, tu ne l'ignores pas. Grâce à sa fortune, à ses relations, à ses parentés superbes, il est, du fond de la coulisse, le grand maître de l'avenir judiciaire d'une centaine de magistrats en robe noire ou en robe rouge ; il est, de par l'amitié du roi, l'inspirateur de la politique que suit le Parquet, que le ministre de l'Intérieur même copie en ayant l'air de la diriger. Il est de la grande école des hommes d'Etat, implacables quand il le faut, mais généreux (par bonté ou calcul) pour l'isolé qui a eu du courage et qui est vaincu. Il m'accordera ta grâce.

— Ma grâce ? murmura Bonnel, frémissant. Une grâce à un cadavre !... Les hommes d'Etat !...

Une grimace de mépris lui agitait toute la face, et un rictus d'ironie lui tordait la lèvre. Delcamp laissa passer, tranquille, cet éclair de dédain, ce soubresaut de dégoût. Il reprit, calme et froid :

— Je n'insiste pas... J'ai dit cela parce que je devais te le dire, par amitié ; je l'ai dit surtout parce que je ne pense pas comme toi sur l'orgueil humain, moi qui suis dans le camp adverse... Je regarde l'orgueil du convaincu comme dangereux pour la cause que ce convaincu défend. L'Eglise a été forte parce qu'elle a su baisser le front quand il le fallait, quitte à relever le bras dès que les autres la croyaient endormie et résignée... Les partis politiques font de même... Tu ne le crois pas ? C'est bien... Mais il y a une autre question, question intime, question qui te tient au cœur : il y a André, André, ton fils adoptif, qui va être poursuivi, incarcéré, si je ne prends des mesures pour qu'il ne le soit point. Je prendrai ces mesures, je le tirerai de ce mauvais pas... Sa vie ne sera point finie avant qu'elle ait commencé, comme celle de tant d'enthousiastes de dix-huit ans, qui ont été, par les hasards des conspirations, jetés, à peine au sortir du collège ou de l'école, entre les quatre murs d'une prison centrale ou d'une forteresse d'Etat... où s'est fané le printemps de leur jeunesse.

Le blessé scrutait Delcamp des yeux. On voyait qu'il essayait de deviner la pensée qui animait ce chrétien, ce royaliste. De son côté, Delcamp prenait

l'air plus grave, semblait moins impassible et paraissait hésiter. Il n'était point homme pourtant à reculer, et il ne languit pas longtemps devant l'obstacle. Il redressa la tête, raffermit sa voix, et fixa Bonnel.

— Donc, André sera sauf, je m'arrangerai aussi pour que tous ceux que tu as entraînés échappent à la prison et au supplice. Mais si je m'impose ce renoncement à ma théorie du châtiment, en retour, au nom de mes doctrines, au nom de ma foi... je prends le droit de réclamer une compensation.

Il fit halte de nouveau, tout ferme qu'il fût, mais ce ne fut l'affaire que d'un moment.

— Bonnel, si tu meurs, confie-moi le soin de veiller sur André, dit-il tout d'une traite et en scandant les mots.

— Pour en faire un prêtre ?

Bonnel avait rassemblé toute son énergie pour arriver à tirer ces mots de sa gorge étranglée par la douleur. Delcamp se leva et, le front haut, répondit :

— Je ne mettrai pas le genou sur son âme, je ne la forcerai pas à plier sous moi. André n'est plus un enfant, c'est un homme : toi-même l'as jugé comme tel, puisque tu l'as associé à tes projets de combat... Il me repoussera, si les idées que tu lui as inspirées lui paraissent préférables à celles dont il m'entendra prendre la défense... Il n'en restera pas moins un être que j'aimerai comme je t'ai aimé malgré ton impiété et tes rébellions. Je te remplacerai auprès de lui pour ce qui est la lutte contre l'obscurité et la gêne... Il connaîtra la souffrance, quand tu ne seras plus là ! Tu es pauvre...

Bonnel balbutia quelques mots :

— Testament...

— Tu veux dire que tu lui laisses quelque chose ? Je ne le croyais pas... Mais, en tout cas, ce n'est pas ton fils. Et l'on sait que les héritages comme ceux-là sont longs et coûteux à défendre.

La figure du blessé s'obscurcit, et ses poings durent se crisper sous les draps qui bougèrent.

— Le médecin ! Juliard ! souffla-t-il.

— Est-ce que tu te sens plus mal ? demanda Delcamp soudain ému.

— Le médecin ! se contenta de murmurer Bonnel.

— Delcamp alla à la porte, appela :

— Faites monter monsieur Bretonnier et Juliard !

Le docteur accourut vers Bonnel. Celui-ci indiqua qu'il désirait qu'on sortît son bras du lit.

— Vous voulez écrire ? demanda le docteur, qui se connaissait en gestes ultimes.

Les yeux dirent : « Oui ! » On lui prépara le papier, on mit une plume entre ses doigts... mais il ne put tracer les lettres. Il fit alors approcher l'encrier, et, y trempant le doigt, comme un enfant, il promena ce doigt noirci sur la page blanche. Il usa trois feuillets pour écrire cette phrase : « Je laisse à André... » Puis le poignet se détendit, retomba...

— S'il fait encore un effort, il est perdu ! dit Bretonnier.

Tous firent silence. L'on reposa sur la table l'écritoire et le papier, et l'on replaça le bras épuisé comme on replace celui d'un mort. Mais Juliard s'approcha du chirurgien et, l'entraînant tout à coup dans l'embrasure de la fenêtre, lui parla à cœur ouvert.

— Monsieur, le blessé qui est là est un républicain. Il ne représente pas seulement un ami qu'on regrettera, un homme que beaucoup pleureront, il représente la Révolution ensanglantée et agonisante ; il était un de ses chefs inconnus... Vous ne me trahirez pas, j'en suis sûr, et je ne vous apprends rien, d'ailleurs... Eh bien ! monsieur, je suis certain d'être l'interprète de ce qui reste de réflexion et de pensée sous ce crâne troué, en vous disant que, au risque de mourir dans une heure, le docteur Bonnel voudrait à tout prix ramasser de la vie pour utiliser cette heure-là... Il a peut-être un mot d'ordre, une consigne, une confidence républicaine à léguer, soit

qu'il la balbutie à mon oreille, soit que vous puissiez encore galvaniser son bras, assez pour qu'il soit capable d'écrire... Il y va de ce qui fut la croyance, l'honneur et le but de toute son existence !... Je parle peut-être en conspirateur égoïste. Mais il y a plus : il y a sur le tapis aussi l'avenir de son fils adoptif : son avenir et sa liberté... Le docteur Bonnel peut avoir des confidences intimes, sinon des confidences républicaines à faire... Je vous le jure, monsieur, je crois que s'il avait la force de vous indiquer ce que rêve son cerveau de blessé, il vous demanderait, au nom de son fils et au nom de ses principes, de le ressusciter juste le temps nécessaire pour transmettre ses volontés. Il suffira de vingt mots, peut-être. Mais il ne peut les dire. Faites-les lui prononcer, dût la résurrection d'un moment précipiter le dénouement. Accordez l'aumône de cet instant de vitalité au républicain qui va entrer dans le néant et à celui qui va filer sur les galères : à Bonnel agonisant et à Juliard prisonnier !

Le vieux docteur parut touché, mais il secoua sa tête blanche.

— Je ne puis faire que ce que je fais. Chacun est maître sur son terrain... Vous, révolutionnaires, vous vous croyez le droit de tuer et d'être tués : c'est votre affaire... Je ne vous approuve, ni ne vous blâme. J'y vois un phénomène sociologique : les phénomènes ne sont pas criminels. Mais moi, je n'ai qu'un ennemi : la mort !... Et mon métier est de la faire reculer quand je peux, même si le malade ne veut pas !... Non, je ne serai pas votre complice républicain. D'ailleurs, ce qui est illogique n'aboutit pas, et j'aurais pu vous dire tout de suite qu'il n'y a que les bondieusards, ces gens desquels vous vous moquez, qui prétendent avoir vu Jésus se promener hors de son tombeau le temps d'aider à faire une religion.

Il tourna presque brusquement le dos à Juliard et retourna du côté du lit devant lequel se tenait Delcamp. Restant dans l'ordre d'idées où le républicain l'avait attiré, suivant encore la pensée qui avait dicté sa réponse, pris de l'émotion du philosophe devant ce mourant entre ses deux amis, dont

l'un était le partisan des surplis blancs, l'autre un tenant du drapeau rouge, le docteur Bretonnier s'avança vers Delcamp, qui, debout, regardait au loin dans la campagne, et en qui l'on devinait le chrétien, rien qu'à sa façon de mesurer l'horizon et de fixel le ciel.

— Vous étiez l'ami de ce républicain, vous, légitimiste, son ami, malgré l'abîme qui vous séparait ?

— L'abîme est moins profond que vous ne croyez. C'était un religieux aussi, l'homme qui est là et qui, comme vous le dites, est resté mon ami malgré la différence de couleur des bannières. La nôtre est bleue, la sienne est écarlate, voilà tout.

. . . .

IX

Il y a près de trois mois que s'est passée la scène. Nous ne sommes plus dans la maison cachée au fond de la campagne ; Bonnel n'est plus étendu sur le lit de hasard où on l'avait transporté d'abord. Mais il est toujours vivant. Le docteur Bretonnier a accompli un miracle ; il a sauvé le blessé, qui n'a pas encore échappé à tout danger — la balle a fait des siennes — mais, tout pâle qu'il est, Bonnel semble de force à résister au hasard des complications qui ont suivi la guérison extérieure. Il est assis dans un fauteuil, près de la fenêtre, avec Delcamp, à qui il parle d'un accent douloureux.

— Tu crois donc qu'on ne fera pas grâce et qu'on les tuera tous les trois ?... Qu'a dit monsieur de Maillet ?

— Qu'il était inutile d'espérer !

— Il t'a dit cela, lui ?

— Oui, à neuf heures du soir, en sortant du cabinet du procureur du roi.

— Il est cinq heures du matin... Et ce bruit, ce bruit qu'on entend ?...

— C'est le bruit que font les aides en travaillant à l'échafaud.

l'écho rationaliste

UN SPIRITUALISME ATHÉE

LES hommes se préoccupent, dans une perspective d'immortalité, de la nature de l'esprit qu'ils ne conçoivent que comme l'élément intrinsèque de leur personnalité dont les éléments corporels ne seraient que le support. Bien que la science du XXe siècle ait dénoncé la vanité du dualisme esprit-matière, il n'en reste pas moins qu'on se veut animé par ce qu'on appelle l'âme, au sens propre du terme, une âme particulière à chacun et dont il importe qu'elle soit immortelle en conservant son particularisme. Tous, sauf les athées, pensent ainsi, déistes compris.

Pourquoi se tourmenter tant d'un problème qui doit bien être imaginaire puisqu'on ne lui trouve que des solutions imaginées ? S'il passionne l'intelligence, il est étranger à la pensée rationnelle. Sans doute l'intelligence gagnerait-elle à ne point trop se passionner. Elle éviterait la rencontre de contradictions irréductibles. Je dis bien des contradictions et non pas des antagonismes, lesquels sont les modalités équilibrées de l'énergie en mouvement. En fait, le problème de l'esprit est le problème de Dieu et le problème de Dieu n'est probablement que celui de l'énergie. Mais ce n'est pas sous cet angle qu'on l'aborde lorsque l'on se tourmente des conditions d'une survie.

C'est ainsi que j'ai été amené à répondre, à un ami spiritualiste, ceci que je compléterai ensuite par une vue, qui s'adresse à d'autres, sur les conceptions qui se font jour d'un spiritualisme athée.

« Une intelligence qui explore ne peut se rendre indépendante de la pensée et la pensée ne tarde pas à s'étonner des inconséquences de ce que vous appelez l'esprit. On dit que la foi ne se raisonne pas. C'est vrai. Il est encore plus vrai qu'elle ne doit pas raisonner.

» Comment voulez-vous que l'on discute à partir d'un terme aussi vague que le vocable esprit ? Comme l'âme, il est souffle, il est « anima », il est immatériel ou bien fluidique (cela dépend des écoles) ; il arrive qu'on le dise intelligence, ou même pensée (supérieure, il va de soi) et que sais-je encore ?

» Lorsqu'un vocable a tant d'acceptions, c'est qu'il n'a aucune définition précise. Il est permis de disserter sur

les mécanismes de l'intelligence, sur la formation et l'expression de la pensée. Si l'on parle de l'esprit en se référant à l'une quelconque de ses vingt définitions, on s'aperçoit que l'on a tout bonnement exprimé une pensée. Je ne dis pas une pensée fondée, une pensée néanmoins.

» En dernière analyse, chez les hommes de foi, l'esprit, c'est le souffle des dieux, la force indéfinie qui anime, qui fait vivre, ou bien Dieu lui-même (pur esprit), et tout cela ne veut exactement rien dire.

» L'homme tient absolument à donner un nom et un visage à l'impensable éternité. Cela peut aller tant qu'on y croit. On n'y croit plus lorsqu'on a démonté le mécanisme psychologique de la création des dieux, de la préhistoire aux approches des Temps modernes. Je reviens à ce que j'ai dit souvent et quelquefois écrit à propos de l'histoire des religions : l'homme construit un miroir où il croit voir Dieu et où il ne voit que son propre reflet.

» Pourquoi ne pas accepter modestement de ne savoir que ce que découvre la recherche, de n'utiliser que ce seul savoir tout en rêvant aux choses inconnues ou inexpliquées sans s'acharner à faire semblant de conférer une réalité à ces figures de nos rêves ? Elles sont ou elles ne sont pas. Elles ne sauraient être, en tout cas, comme on les imagine. Si l'imagination avait un tel pouvoir, elle appréhenderait aisément les faits ainsi définis et cernés.

» Ne pensez-vous pas que la vie pose assez de difficultés et nous donne assez d'inquiétudes sans qu'il soit besoin d'y ajouter des préoccupations subjectives qui, loin de nous libérer, inventent des astreintes sans nécessité ? »

Il faut croire que l'homme ne peut se dispenser de cette subjectivité puisque la littérature de tous les temps et de tous les lieux, des contes populaires oraux et des légendes aux savantes métaphysiques, n'est qu'un jeu de définitions de l'indéfinissable.

On est étonné que tant de dieux aient peuplé le ciel durant des millénaires sans qu'on se soit avisé que ces dieux divers n'avaient qu'une seule chose en commun qui est l'absolu ou, si l'on veut, le mystère. Si fait, me dira-t-on, le judéo-christianisme a compris que Dieu ne serait pas s'il n'était pas unique. Notons tout de suite que cette affirmation admise est inexacte. Quand Jahvé supplanta les élohim judaïques, Moïse quittait l'Egypte où Amenophis IV tenta d'imposer la suprématie du dieu royal Aton et où, par la conjugaison de Râ et d'Ammon, le dieu des dieux Ammon-Râ était finalement intronisé. Il n'est pas, du reste, nécessaire que Dieu soit unique. Dans le mazdéisme, si Ormuzd, le dieu du bien, créa le monde, il n'a pas créé son adversaire Ahriman, le dieu du mal. Il est évident que cette opposition est plus conforme à la réalité des choses que l'idée chrétienne d'un Dieu juste et bon, lequel ne se conçoit que si l'on

admet que qui aime bien châtie bien. Zarathoustra était un penseur de plus grand bon sens. Il avait adroitement résolu le fameux problème du bien et du mal que nos théologiens n'ont jamais pu résoudre.

Ainsi donc, nous rencontrons cette incongruité que constitue l'existence de plusieurs dieux uniques et nous retrouvons la seule définition commune qui est l'Absolu. Or l'Absolu est rigoureusement, sinon inconcevable puisqu'on le nomme, du moins insaisissable. Il est absurde par conséquent de prétendre le connaître et de lui donner un visage. En saine logique, l'athéisme ne serait-il pas la seule religion pure, la religion de l'Absolu ? Le lien, la participation au Tout indéfini, ressenti et accepté comme tel, n'est-ce pas là une spiritualité plus haute que la puérile illusion du reflet de soi dans un miroir divinisé ?

Que nos pères aient opposé la matière à l'esprit, cela se concevait. Il était alors pertinent d'avancer qu'il n'était point de pensée manifestée sans un support matériel. En notre temps, où l'on découvrit que tout est fondamentalement énergie, il est apparu que l'esprit et la matière étaient de même essence et, par conséquent, des modalités différentes d'une même énergie. Dès que l'on réfléchit sur les données de l'atomistique et que l'on apprend que les infimes particules qui constituent un infime atome sont elles-mêmes constituées par des particules plus infimes encore, que l'on appelle les quarks, et que l'univers est fait de l'assemblage de ces quarks, outre que l'on a le vertige, on est fondé à se demander si tout n'est pas âme, au sens propre d'*anima*. De là à penser que tout est esprit !... N'allons pas trop vite. Et cependant ne sait-on pas qu'une cellule a sa vie propre, ses choix, ses réactions ? Que nos gènes ont une mémoire ?

Voilà bien l'un des paradoxes de notre temps qu'un athée, loin de nier l'esprit, en vient à le trouver partout. De fait, pourquoi l'homme serait-il seul doué d'esprit ? Comment faire le départ entre l'esprit et l'intelligence ? Si l'on ne peut le faire, il s'ensuit que l'animal, qui est intelligent, a de l'esprit. Il arrive même qu'il le manifeste à nos dépens. Que savons-nous de sa manière de penser ? Il exprime d'incontestables pensées par des gestes. Nous en saurions un peu plus si nous comprenions son langage. N'y a-t-il pas un courant d'esprit qui nous échappe même dans une plante ? Les sensations qu'elle nous donne, comment nous les donne-t-elle ? Par nos sens ? On le veut, mais quand je m'émeus à la vue d'un arbre que je ne touche pas, comment s'établit le contact ? D'autres, qui ont aussi des yeux, passent indifférents. Ce sont de ces choses dont on dit que les poètes les pressentent. Combien n'en ont-ils pas pressenti que la science devait plus tard confirmer !

Si tout est énergie, y compris les ondes de pensée, si cette énergie est indéfinissable en soi, si nous nous référons aux particules ultimes sans en pouvoir connaître

rien que leur manifestation, nous en revenons aux potentialités que l'on attribue à Dieu. Rien donc ne s'oppose à ce que l'énergie soit conçue comme étant éternelle.

Dès lors, le vocable Dieu est un synonyme, le mystère de la Trinité est le mystère de l'Etre en trois mots : Absolu, Energie, Dieu. Sous l'un ou l'autre de ces noms, ce Tout est éternel et impensable. Ne m'en faites donc pas le portrait, ne me dites pas ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. Qu'en savez-vous ? Exactement ce que la physique et la biologie découvrent de l'infinie complexité de ses mécanismes dont nous sommes de minuscules pièces destinées à une fonction qui nous échappe. Imaginer cette fonction, ce n'est pas la connaître, c'est au contraire trop souvent en entraver la recherche.

C'est la conception de la vie et de la mort que l'on adopte au sein de cet absolu à jamais inconnaissable qui sépare une religion de salut de la philosophie athéiste. Celle-ci incline l'homme à s'accepter où il est, tel qu'il est. Celle-là l'incite à s'imaginer tel qu'il se voudrait. Où est la force du caractère ? Dira-t-on que c'est diminuer l'homme que de le situer à son rang dans le monde où s'accomplit son destin ? N'est-ce pas, d'autre façon, l'appeler à se grandir en se voulant sans cesse plus riche en éléments proprement spirituels afin d'être, plus intensément, en participation sentie et pensée avec un univers qui est vivant dans chacune de ses molécules et n'est-ce pas, dans cette voie, l'engager à se vouloir plus près de l'homme ?

Cela est bel et bon, pensera-t-on, le mystère de l'au-delà de la mort n'en reste pas moins posé. Il le reste et je m'en suis expliqué dans mon livre *l'Anarchisme et le Réel* au chapitre de « l'Anarchisme et la Destinée ». J'y ai rappelé ce qu'en pensait un Montaigne et cité ce jugement de Spinoza : la « sagesse est une méditation de la vie, non de la mort ». Encore faut-il être sage et tout un chacun n'est pas apte à penser de la mort ceci que disait Epicure : « Elle n'est jamais présente. Quand j'y suis, elle n'y est pas. Quand elle est là, je n'y suis plus. »

Beaucoup sont dans un état d'esprit qui fait que l'un de mes auditeurs, qui n'était pas un sot, me confiait après une controverse avec un prêtre : « Je n'ai rien à objecter à votre argumentation. Cependant, j'ai absolument besoin, même si c'est une faiblesse, de croire qu'il y a quelque chose. »

Par-là, cet homme rejoignait sans le savoir une note du *Journal* de Paul Valéry : « Ce sont des fables que tout ce qu'on raconte et sur la vie et sur la mort. Mais il y a *something* (quelque chose). »

Certes ! Il y a l'impondérable énergie universelle et le très pondérable univers en incessante transformation, selon les lois constantes de cette énergie même où s'équilibrent les contraires. Il suit de là que les notions de bien et de mal n'ont de sens qu'en ce qui nous concerne.

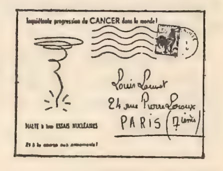
La vie et la mort ne sont que deux moments d'un même enchaînement, la première n'existe que par la seconde, le monde organique ne se maintient qu'en s'entredévorant.

Je me rallie à la pensée d'Epicure en ajoutant seulement que la notion de bien et de mal retrouve pour nous un sens lorsque ce sont les hommes qui, entre eux, se dévorent. Or, cela concerne la vie qui est une certitude. Si un très improbable au-delà de vie personnelle est un fait, nous le verrons au moment où nous y serons intéressés. En revanche, nous devrions savoir que c'est *hic et nunc,* ici et maintenant, que nous aurions appris à en user si, au lieu de rêver de survie, nous nous attachions à vivre, autant que la société ne nous l'interdit pas, par le meilleur de nous-mêmes.

Ce meilleur tient dans un esprit ouvert qu'une sensibilité active ne cesse d'éveiller, un esprit qui n'est et ne veut pas être satisfait, qui sait que l'insatisfaction est notre élément moteur et qu'un homme de la Trappe, une femme du Carmel ne vivent que d'une insatisfaction, celle de ne pas avoir atteint la survie de leur rêve. Mais on sait qu'il est aussi des affairistes incroyants qui sont, à un tout autre niveau, agressivement insatisfaits de n'être que des hommes d'affaires. En quoi l'esprit ne manque pas à reprendre ses droits.

Ch.-Aug. BONTEMPS

LE LECTEUR DONNE SON AVIS



Arès, le 11 *avril* 1967

Cher camarade,

Si je vous écris aujourd'hui, c'est au sujet de l'article d'Aristide Bochot, dont je ne puis qu'approuver les critiques sur la Bible. Mais ce camarade connaît-il l'origine probable de la Bible, traduction de légendes plus ou moins exactes de civilisations antérieures, chaldéenne et sumérienne. Abraham, ancêtre des Hébreux, était originaire d'Ur en Chaldée et toute cette région de l'Asie avait d'abord, six siècles auparavant, été occupée par les Sumériens dont on a récemment déchiffré les écritures idéogrammes antérieures aux cunéiformes assyriens. Leur mythologie montre bien que celles de leurs conquérants n'en sont qu'une déformation, telle par exemple l'histoire d'Adam et Eve : un petit dieu ayant déplu au Dieu Suprême fut puni par la gratification d'une demi-douzaine de maux dont des douleurs intercostales ; une déesse s'en-

tremit en sa faveur et le guérit de la maladie de ses côtes, ce pourquoi elle fut appelée la déesse de la côte, et c'est par suite de l'identification de la déesse et de la côte qu'une mauvaise traduction fit naître cette légende.

« L'histoire de Jonas est à comparer avec celle d'un héros qui alla chercher au fond de la mer l'herbe qui perce la main et rend immortel ; mais le héros s'étant endormi, un serpent lui déroba son trésor. Le serpent se retrouve dans les Géorgiques de Virgile ou Eurydice, poursuivie par Aristée, ne vit pas une vipère qui par sa morsure l'expédia chez Hedès. Les murs de Jéricho furent abattus par des instruments de cuivre, qui étaient sans doute non des trompettes mais des onagres et des béliers (pourquoi pas par des bangs d'avions supersoniques ?). Jonas arrêtant le Soleil n'a fait que plagier ce savant grec (Thalès de Milet ?) qui prédit une éclipse laquelle interrompit je ne sais plus quelle bataille au IVe siècle avant J.-C.

« Toutes ces légendes sont du même genre que les contes de Perrault et les légendes égyptiennes qui font intervenir la métempsycose ou montrent encore davantage d'imagination. Ainsi H.G. Wells compare la soi-disant vierge Marie à la déesse Isis tenant dans ses bras son fils Horus ; et le père Osiris n'était-il pas devenu eunuque !

« Hélas ! n'est-il pas déplorable qu'en ce XXe siècle nombre de nos contemporains, qui passent pour intelligents, croient ou fassent semblant de croire à toutes ces balivernes. Mais j'ai lu qu'en Belgique les rationalistes, comme les prêtres et les pasteurs, avaient droit de venir dispenser leur enseignement dans les établissements d'instruction.

« Quand le bon sens et la raison triompheront-ils de l'ignorance, de la superstition et de la violence ? Recevez, cher camarade, mes bien fraternels souvenirs. — Marcel MAURIN.

UNE CERTITUDE :

JÉSUS - CHRIST N'A PAS EXISTÉ

« Si vous connaissez la vérité gueulez-la sur les toits ! » Charles Péguy.

Notre époque prosaïque fait fi des plus jolies légendes, elle les sape, et les religions n'échappent pas au massacre ; le christianisme comme les autres. Ce fut d'abord la science qui démontra les impossibilités de la genèse. On ne peut plus admettre que l'herbe et les arbres existèrent le 3e jour, avant le Soleil et les étoiles qui n'auraient été créés que le 4e. L'humanité n'a pas commencé par un couple unique il y a seulement 7.000 ans. Theilhard de Chardin, lui-même, dit que le premier homme fut « une

foule », ce qui détruit l'idée du péché originel et rend sans objet le baptême. Josué n'a pu arrêter le Soleil, etc.

A la science s'est ajouté le perfectionnement des recherches historiques. Après les anomalies constatées dans l'Ancien Testament, c'est plus particulièrement sur le Nouveau que la critique a pu s'exercer. Ne serait-ce qu'en France, parmi les auteurs récents, on peut citer entre autres : André Lorulot (mort en 1963), C. Hainchelin (1950), Prosper Alfaric, ex-professeur de théologie, Las Vergnas, G. Ory, G. Fau. Tous concluent à la non-existence de Jésus.

Ces historiens, avec une précision croissante, constatent d'abord que sur une trentaine d'auteurs connus de l'époque, qui auraient pu parler de Jésus, *tous* sont muets. Dans l'œuvre de Flavius Josèphe (77 à 95), il y a bien quelques lignes à son sujet, mais elles furent ajoutées après Origène (185-254) qui les ignorait et signalées seulement par Eusèbe (300-340). Tacite, vers 116, aurait parlé de chrétiens brûlés sous Néron en 64 ; mais cette mention ne fut ajoutée qu'en 1429 par le secrétaire papal, Le Pogge, et ne figure pas dans les traductions et copies antérieures. Pline le Jeune, vers 112, aurait mentionné des chrétiens, mais il ne s'agit nullement d'un Jésus-homme, et cet ajout aurait été composé vers 1500 par Girardo di Vérona. Suétone, en 120, parle d'un « Chresto », agitateur à Rome en 50 ; mais il ne peut s'agir du paisible Christ supposé mort à Jérusalem depuis 20 ans, etc.

Le christianisme dérive de l'essénisme. On retrouve dans les Evangiles des passages calqués sur des manuscrits concernant le Maître de Justice, notamment le fameux sermon sur la montagne, écrit un siècle avant J.-C. Sa vie, ses persécutions, sa résurrection devant douze disciples, la promesse de son retour et la rédemption lui seront aussi empruntées.

En Samarie, on adorait le Dieu gnostique Esmoun, devenu Simon, fils de Dieu, rédempteur, auteur de miracles, autre préfiguration de J.-C. Pierre s'appellera aussi Simon. Beaucoup de dieux étaient « Chrestos » (le meilleur), notamment Sérapis. Cela entraînera de nombreuses confusions.

A ces données s'ajoutèrent à Antioche et à Damas les traditions païennes d'Osiris, Haldur, Tammouz, devenu Adonis. Leurs tombeaux étaient vénérés. Attis avait ses Evangiles analogues aux canoniques actuels. Ses prêtres, qui l'avaient enterré, avaient constaté sa résurrection. La Cène, avec le pain et le vin, faisait partie de sa Passion, comme pour Osiris, Dyonisos et Mithra. Tous ces dieux naissaient d'une vierge, dans une étable, cachée dans une caverne. Adonis ressuscitait au printemps. Mithra naissait au retour du soleil, au solstice d'hiver, des bergers lui apportaient des présents. Toutes ces traditions furent successivement attribuées à Jésus pour bénéficier des habitudes païennes. Ce devint Pâques et Noël.

C'est dans les milieux helléniques de Syrie et non juifs de Palestine qu'a commencé le christianisme. Le

vocabulaire, les écrits grecs et non hébreux, les titres et noms des premiers adeptes, les premières communautés, le démontrent.

Vers 65, dans ce qui deviendra l'Epître aux Hébreux, comme dans l'Apocalypse, pamphlet juif fantasmagorique contre les Romains (datant de 65, rallongé en 95), le Christ vengeur n'est pas humain. Vers 90 a paru le recueil des Loggias, anthologie de prophéties messianiques, qui seront transformées en faits dans les Evangiles. Dans l'Ascension d'Isaïe (110), dans le livre d'Elchésaï (115), dans l'Epître de Barnabé, tirée d'Isaïe, se séparant du formalisme juif, ou Josué préfigure Jésus, il s'agit toujours d'un être incorporel, inengendré, que Satornill, vers 120, introduisit dans le gnosticisme. Le mot : Jésus vient de Josué (le sauveur). On empruntera à certains des 41 Jésus connus, dont beaucoup par la Bible, des éléments pour imaginer la légende de Jésus-Christ.

Vers 140, Marcion, venant de Sinope sur la mer Noire, édite à Rome un recueil d'Epîtres pauliennes (les cerveaux électroniques ont montré qu'il ne pouvait y en avoir que trois ou quatre d'un même auteur), en même temps qu'un Evangile dans lequel le Christ descendait du ciel à Capharnaüm à l'âge de trente ans en l'an 15 du règne de Tibère. (Avant Marcion on ne sait *rien* de l'Eglise ni de Paul.) Alors commence à Rome une suite de luttes entre les communautés grecques païennes venues de Syrie, mélangées aux Juifs. Les classes humbles, les esclaves, ne veulent qu'un Dieu tangible fait homme. Pour amener les Juifs à la nouvelle religion, on se sert des Loggias. Les actes sont écrits pour donner la primauté à l'Eglise judaïque, contre Simon le Magicien et pour coiffer Paul. On introduit Jérusalem et surtout on multiplie les Evangiles. On en connaît 70 dont ceux de Pierre, Jacques, Thomas, Barnabé, etc., qui furent successivement plus ou moins canoniques. Chacun se sert d'un nom d'apôtre pour répandre ses préférences. On prend des détails dans Josèphe et surtout dans les prophéties de l'Ancien Testament.

Parmi ces Evangiles, les écrits pauliens, retouchés, donneront Marc, pour redresser Cérinthe. Luc est contre le gnosticisme de Marcion dans sa modification de Paul. Matthieu s'inspire de l'Evangile des Nazaréens pour convertir les Ebionites, contrecarrer Simon, mieux correspondre aux prophéties. Jean, plus tard, s'oppose au gnostique Valentin.

Les Evangiles sont pleins de confusions, d'erreurs, de contradictions. On en relève même dans la bouche de Jésus concernant les citations de la Bible. Il en est dans la topographie des lieux car rien n'a été écrit sur place, dans leur botanique (le sénevé n'est pas un arbre), leur zoologie (il n'y avait ni porcs ni coqs à Jérusalem), dans les coutumes et lois juives (il n'y avait pas de jugements pendant la Pâque), etc. L'histoire prouve de nombreuses fautes chronologiques. Par exemple, il est écrit dans Luc que le Saint-Esprit visita Marie du temps

d'Hérode le Grand (décédé en — 4) et que Jésus naquit pendant le premier recensement de Quirinius (qui eut lieu en 7), la gestation de Marie dura donc onze années.

Vers 150, Justin est le premier à parler des chrétiens. 160 : débuts de l'homme-Jésus, mais la croix reste encore mystique. 165 : dogme de la Trinité dérivant de Montanus. 177 : première citation de nos quatre Evangiles actuels, très incomplets, par Irénée pour qui Jésus remonte au ciel à 50 ans avant sa crucifixion. En 200, dans l'Epître de Jude, Jésus n'est pas encore fils de Marie ; apparition des premiers tombeaux et cimetières chrétiens. 205 : dans les catacombes, début des graffitti représentant Jésus, c'est encore un Dieu céleste avec croix mystique solaire. 230 : on parle pour la première fois de Nazareth qu'on prétendra découvrir au 4e siècle et qu'on identifiera au 9e siècle. 250 : ajouts à Matthieu. 258 : on invente les reliques de Pierre et de Paul. Au 4e siècle, il est dit que Pierre fut crucifié à Rome. 310 : on sort absurdement les actes de Pilate.

311-314 : Constantin, empereur, impose le christianisme parce que, seule religion intransigeante, elle pourra être exclusive pour tout l'Empire et aider à son unité. En compensation, l'Eglise renonce à l'idéal chrétien de paix et de non-violence.

319 : la plus ancienne inscription chrétienne connue. Elle mentionne encore « Chrestos ». 320 : on attribue à Jésus le Golgotha qui servait au culte de Vénus. Le bœuf et l'âne s'ajoutent à la crèche. 343 : peine de mort pour les païens, Jésus a triomphé de son rival Mithra. Les multiples saints remplacent le paganisme. 347 : la légende des Lieux saints se fixe.

Ce n'est qu'au 5e siècle qu'on attribue la grotte de Bethléem à J.-C. Elle servait jusqu'alors au culte orgiaque d'Adonis. En 494, comme en 367, les conciles trient encore pour décider des textes canoniques. Ce n'est qu'au 12e siècle que le Christ en croix figure sur la porte des églises. La croix a cessé d'être l'emblème solaire des premiers temps.

On voit comment s'est formée le long des siècles la légende si répandue aujourd'hui. Les travaux cités au début de cet article ne laissent pas de doutes sur cette formation.

Elysée REYBAUD

P.S. — Si vous estimez que cet écrit doit être répandu, nous vous avisons qu'il a été reproduit en tract par les soins de la Fédération départementale des Bouches-du-Rhône, 9, *boulevard du* 14-*Juillet,* 13 - *Martigues, qui le cède au prix de :* les dix : *deux francs,* le cent : 15 *francs,* le mille : 100 *francs (C.C.P. : n°* 3728-48, *Marseille). Adresser la correspondance à :* Libre Pensée, 11, *rue St-Vincent-de Paul,* 13 - *Marseille* 04.

FEUX SUR LE VIET-NAM

(début de cette étude dans le n° 140)

L'Américain hausse les épaules à l'évocation de la chute future de l'actuelle et éphémère royauté de la technologie : manœuvres et savants unanimes. Son idéalisme est faussement enjolivé de formules désuètes, sa cécité psychologique et son archaïque émotivité dévote concourent à la création de paradoxes autrement inexplicables. La Bible, avec ses incohérences, son absence de toute base contrôlable, son impudeur et son impudence inouïes, triturée enfantinement avec le succès indéniable d'une mécanisation robotisée, fournissant un mélange déconcertant, a engendré un monstre : Moloch dévorant l'Humanité pour la sauver d'elle-même...

Le peuple américain dans son ensemble, Blancs et Noirs unanimes, en dépit de la discrimination raciale, a perdu *tout sens moral compatible avec notre époque.* Dans ces conditions le pire est à craindre.

Mais l'ordre U.S.A., basé sur une politique de hauts revenus — où, dans ce domaine, patrons et salariés courent leurs chances réciproques, sinon égales en valeur absolue du moins au prorata des individuelles situations sociales — exige un accroissement continuel, et plus encore progressif, de la consommation. Cette nécessaire progression, vitale pour le régime, se nourrit d'une production toujours plus gigantesque. Un ralentissement aurait des suites catastrophiques pour lui, la vie quotidienne étant basée sur le *crédit* omnipotent et tentaculaire : d'où la nécessité d'une exportation massive *et réalisée à tout prix.* Or les places sont chères.

L'industrie allemande, dont les vainqueurs ont *oublié* de dissocier les deux nécessaires matières premières, charbon et fer, et dont au surplus les mines lorraines implorent la clientèle, a repris, aidée d'ailleurs par les capitaux américains pléthoriques — abondance due à une restriction d'exportation des bénéfices pour maintenir le cours fictif de monnaies dont le principe essentiel porte atteinte à la production — sa place, qui est grande, dans le monde des affaires.

La britannique, gênée de tout temps par manque de matières premières nationales, désaxée à jamais par la pénurie de charbon considéré comme valeur de fret maritime favorable à une compétition internationale, menacée, *une fois encore,* d'évincement sur le marché mondial, fait des efforts considérables, disons de réels sacrifices, pour conserver ses clients.

La japonaise inonde le monde entier de ses produits finis, impeccables et compétitifs grâce à son intelligence nationale spécifique, favorisée par une main-d'œuvre à bon marché.

Jusqu'aux Soviets qui ne pouvant plus retarder davantage l'élévation du standard de vie national, anormale-

ment bas par rapport à celui de certains pays sous domination capitaliste privée, se doivent d'employer l'exportation comme opération-survie. Sans compter les nombreux pays, typiquement agricoles, s'industrialisant à outrance, offrant certes un débouché momentané aux concurrents internationaux, mais qui fermeront leurs portes aux importations massives avant dix ans pour les uns, vingt ans au plus pour les pays à caractère pastoral retardataire.

En maintenant le Viet-nam sous leur dépendance, directe ou indirecte, les U.S.A. pensent forcer la Chine au dialogue économique fructueux. La Chine *doit* s'industrialiser vite et considérablement sous peine de rétrocession politique. D'où l'appel actuel au machinisme du capitalisme international dont la diplomatie américaine, de tout temps maladroite, a évincé les businessmen dans une notable mesure.

Barrages monstres de fleuves gigantesques, énormes centrales électriques, voies de communication tant routières que ferroviaires, aériennes, fluviales et plus tard maritimes, usines et bâtiments à l'échelle de ce vaste pays, tout est fait — ou à refaire — dans l'ancien Céleste Empire. En imposant leur victoire, les U.S.A. s'approprient la part du lion, s'installent ainsi pour un demi-siècle peut-être dans la progression économique, pensant éviter durant ce temps les heurts dangereux des revendications sociales contradictoires mettant aux prises indifféremment salariés, patrons et Etat.

Passé ce délai de grâce, que le déluge emporte le régime, car celui-ci accède à la politique de la déroute...

(à suivre)

Marcel LEPOIL

Erratum : Dans l'avant-dernier numéro une erreur matérielle m'a fait associer le *groupe Schneider* à la *Banque de l'Europe Centrale.* C'est, évidemment, de la *Banque Européenne Industrielle et Financière* qu'il fallait lire. Cette banque joue un très grand rôle, insoupçonné du grand public, dans l'imbroglio politique du moment. Je profite de cette mise au point pour donner, en outre, l'effectif mondial des chrétiens indiqué par le Saint-Siège : 479 millions 568.500. Admirons, sans ironie aucune, la précision. — M.L.

ATTENTION :

le GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL, les groupes d'Asnières et de Montreuil organisent une

CONFERENCE PUBLIQUE d'A. BOCHOT

Sujet : l'Egypte antique et ses dieux, en passant par Toutankhamon.

Le VENDREDI 26 MAI, à 21 h, salle de la Mutualité

(avec projections)



AUTOPSIE
DE L'IMPRIMÉ

DICTIONNAIRE RATIONALISTE. — Ce dictionnaire a paru en 1964. Il n'a pas été envoyé à *Contre-courant,* pas plus que les autres œuvres publiées par le groupement éditeur, bien que les tendances de notre périodique soient assez éloquentes pour que se dévine l'intérêt que ses lecteurs sont censés porter aux activités rationalistes. Sectarisme, étroitesse d'esprit, ladrerie, que sais-je ? *Nous n'en signalerons pas moins les éditions dudit groupement.* Ce *Dictionnaire* est une bonne chose. Il est divers dans les notules, ou les plus longs exposés, qui couvrent les 500 pages, grand format, le constituant. Je ne puis ici analyser les notices innombrables dues à la plume des quelque quatre-vingts collaborateurs, parmi lesquels figurent les rationalistes les plus compétents de notre temps. Voilà donc un dictionnaire encyclopédique — je risque le terme parce qu'il embrasse réellement toutes sortes de sciences, si le rationalisme domine — qui se doit de figurer, malgré son prix un peu élevé pour certaines bourses, prix justifié sans aucun doute, dans la bibliothèque d'un libre penseur soucieux d'être au fait de sa doctrine. (Un volume relié, bien présenté — papier et typographie — 500 pages, *franco recommandé :* 40 francs.)

LA FABLE DE JESUS-CHRIST par *Guy Fau.* — Ecrire ce livre, après Alfaric et Couchoud, relève du tour de force. J'en rends compte avec plaisir — quoiqu'il soit dans le cas du *Dictionnaire* analysé plus haut — car je partage, *du tout au tout,* l'opinion de l'auteur sur un Jésus non historique. D'ailleurs il le fait avec un talent que je lui envie et dont je ne saurais me prévaloir pour exposer et défendre une thèse qui a supporté les assauts du monde chrétien, bien sûr, mais aussi de certains écrivains (tel Han Ryner pour en citer un) qui croient à l'historicité du Christ, mais refusent de se laisser berner par ses mystiques adulateurs. Guy Fau conclut ainsi la première partie de son étude : « Mais si Jésus n'est qu'un mythe, d'où provient ce mythe ? Sans cette partie constructive, il est bien évident que la partie négative ne suffit pas à emporter la conviction : car le christianisme, lui, est un fait et doit être expliqué. » C'est à cette explication — j'allais écrire à cette exécution — que notre ami se livre dans les pages qui suivent. De main de maître, je vous l'assure ! (Un volume de 370 pages, sur-couverture illustrée, franco : 15 f. 10.)

Peer LAVIRGULE.

LES SPECTACLES

THEATRE

EN ATTENDANT GODOT, pièce en deux actes de Samuel Beckett au *théâtre Chaptal* 347. — Que dire de cette pièce ? On y trouve du meilleur et du pire. Du pire au premier acte où la récitation du serviteur-robot est une attraction gratuite sans aucune signification. Sans doute le but de l'auteur est-il de nous montrer l'absurdité de l'existence. Tout comme les deux clochards, nous attendons des lendemains meilleurs, qui ne viennent pas, avec parfois l'envie de nous pendre. Mais l'attraction du porteur n'est pas indispensable pour nous le révéler. Les acteurs : Jo Doumerg, J. Serres, Yves Hugues et F. Pétriat sont excellents. Le couple de clochards a parfois évoqué pour moi le gros Faty et Charlot.

LA CELESTINE, de Fernando de Rojas, au *théâtre du Vieux-Colombier*. — L'auteur est un Espagnol de la fin du 15e siècle et cette tragi-comédie c'est du Shakespeare espagnol. En voici l'intrigue : Calixte (Bernard Garnier) est amoureux fou de Melibée (Dominique Arden). Celle-ci, d'abord le repousse avec dédain ; mais grâce à une entremetteuse, la Célestine (Maria Meriko), qui y emploie ses diableries, Melibée deviendra amoureuse de lui. Le portrait de la Célestine et de son entourage est fort bien campé. L'auteur, au premier abord, semble un païen sinon un paillard. En réalité les deux sbires au service de Calixte, après avoir poignardé la vieille qui ne voulait pas partager son gain d'entremetteuse, sont exécutés. Quant à Calixte, après le premier rendez-vous qui l'aura mené jusqu'à l'assouvissement de son désir, il meurt d'un accident en manquant, dans la nuit, l'échelle tendue par deux nouveaux compères, puis Melibée se suicide sous les yeux de ses parents qui ne peuvent que maudire le dieu grec : Amour. Ainsi la morale est sauve

---

VOUS AVEZ REÇU :
un exemplaire de ce numéro, sans l'avoir sollicité. Il vous a été adressé afin de lier connaissance et vous inciter à appuyer notre travail par votre abonnement. Nous ne poursuivons aucun but lucratif : rédaction, collaborations et administration sont assurées bénévolement. L'augmentation du nombre des abonnements, les souscriptions « coup d'épaule » servent à améliorer la pagination et la présentation de la revue. Votre adhésion personnelle fera plaisir à tous.

et la religion aussi. Il y a de la grandeur et de la beauté dans cette pièce. Maria Meliko est admirable de truculence, Dominique Arden est exquise.

MAMAN, J'AI PEUR, suite de sketches au *Studio des Champs-Elysées* avec Brigitte Fontaine, Jacques Hugelin et Rufus. — Soirée divertissante et agréable. Certains sketches sont très bons, d'autres discutables quand ils tombent par trop dans le loufoque ou le farfelu. Les trois acteurs sont très bien. En particulier Brigitte Fontaine qui est très drôle, fort belle — gironde — par surcroît, ce qui ne gâte rien !

L'AGRESSION par Georges Michel au *T.N.P.* — Très bon spectacle de choc, comme il en faut aujourd'hui. Les tableaux se succèdent sans jamais lasser l'attention. Le thème c'est le divorce de la nouvelle et de l'ancienne générations. Démission du père occupé par ses affaires et la télé. Le fils fait partie d'une bande (quatre garçons, une fille) horreur du voisinage, dont ils soulèvent la très bourgeoise réprobation. Pas des voyous : ils ne volent pas, la fille reste sage. Un soir ils cassent des vitrines provocantes sans rien dérober. L'auteur nous montre le Français moyen (30 ans et plus) en présence de jeunes qui se refusent de se laisser embrigader dans le cycle infernal : travail, achats par traites, et travail. Il décrit une mentalité de beatnik mais ne suggère aucune solution au problème. Il décrit l'antagonisme.

Marc-Edouard FLOWER

LIBRE PENSEE

Congrès fédéral de Seine-et-Oise 1967

DIMANCHE 21 MAI, à 9 heures

Salle de musique (stade Léo-Lagrange), 6 et 8, boulevard Salengro à Mantes-la-Jolie.

A 15 heures, même salle, conférence par

René LABREGERE

La libre pensée : ce qu'elle fut,
ce qu'elle doit être

A PROPOS DES ABONNEMENTS. — Certains de nos amis ne savent pas, disent-ils, *où ils en sont*. C'est simple. Les abonnements partent du 1er janvier ; tous ceux qui n'ont pas renouvelé, ces derniers mois, leur abonnement sont à « fin de course » *s'ils étaient abonnés déjà en* 1966, *s'entend.*

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant est spécialisé dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mis à sa disposition par les auteurs.

COMMANDES et FONDS a adresser *nominalement* à Louis LOUVET : C.C.P. 880-87, Paris (7e), 24, rue Pierre-Leroux.

Deux offres exceptionnelles :

PREMIERE OFFRE

1°) NAISSANCE DE LA REVOLUTION RUSSE par *Alan Mvorehand* (traduit de l'anglais). — L'auteur à tenté là un compte rendu objectif des événements de 1917. Mais, en l'occurrence, peut-on espérer plaire à tout le monde ? Le volume, franco 6,70

2°) KROUTCHTCHEV ET L'OCCIDENT par *K.S. Karol.* — Ici c'est le journaliste bien connu qui analyse le passage de M. K... aux affaires soviétiques, surtout celles concernant l'Occident et les U.S.A. Le volume, franco 6,70

3°) SOUVENIRS DE RUSSIE ET DU MOYEN-ORIENT par *Pierre Giorgetti.* — Une visite à la Russie nouvelle, il y a dix ans, lorsque les premiers touristes y furent admis. Les impressions de l'auteur, auxquelles s'ajoute le récit dramatique d'un rescapé des prisons du Guépéou. Le volume, franco 4,10

4°) DOSTOIEWSKI ET SON DESTIN par *Otto Kaus* (traduit de l'allemand). — L'auteur de *Souvenirs de la Maison des morts,* de *Crime et Châtiment,* des *Frères Karamazov,* etc... eut des débuts subversifs qui s'assagirent sans disparaître complètement. O. Kaus l'étudie sous un angle particulier beaucoup plus social que littéraire. Le volume, franco 4,10

Ces quatre volumes, d'une valeur marchande réelle de 40 francs, auxquels s'ajoute en don amical (voir page 48) **un cinquième volume, franco 15 f.**

SECONDE OFFRE

1°) CITATIONS DU PRESIDENT MAO TSE-TOUNG. — La Chine est à l'ordre du jour et voici en tête de cette offre le fameux « livre rouge » dans son édition de Pékin. Auquel seront ajoutés :

2°) ENFANCES CHINOISES par *Lin Yu-Lang.* — 400 pages d'un volume édité en Suisse, traduit de l'anglais et traitant de la Chine. C'est la Chine patriarcale avec ses concubines renforçant l'épouse légitime, ses serviteurs et ses esclaves (à vie ou à terme) qui seront

en scène dans ce copieux roman de mœurs exotiques aussi évocateur que le meilleur des reportages. Le volume, franco 7,70

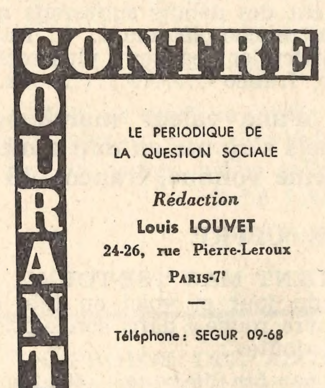
3°) KI KI T'SAN FETICHE par *Thyde Monnier.* — L'œuvre romanesque de cet auteur est connue. Peu son Ki Ki T'san. Là aussi c'est la Chine, au travers de la vie d'un Chinois échoué dans un restaurant parisien où il fait la « plonge ». Mais T. Monnier sait le faire parler. Le volume, franco 3,70

4°) BAKONGO par *Jacques Valdy.* — Changeons de continent et abordons avec « *les Classiques Africains* » ces peuplades du centre africain d'obédience portugaise. Très bien illustré, d'une édition impeccable, cette plaquette raconte l'histoire, évoque le cadre, nous fait assister à la vie quotidienne et donne des textes d'autochtones de ce royaume du Congo, assez mal connu où la magie domine encore. Le volume, franco 3,60

Ces quatre volumes auxquels s'ajoute aussi, en don amical, un cinquième titre à choisir (voir ci-dessous), **franco** **12,50**

*Chacune de ces offres, ainsi qu'il est dit, est dotée d'*un volume gratuit, *à choisir parmi les* 10 *titres suivants :*

Félix de la forêt *(Ch.-Aug. Bontemps)* — L'Amour dans 5.000 ans *(Kolney)* — Au pays des repopulateurs *et* la Syphilis *(ensemble) (Louise Bodin)* — Un pauvre Christ *(M. Mariani)* — L'Internationale pacifiste *(Eugen Relgis)* — Totor et moi *(roman philosophique, H.J. Proumen)* — Le Socialisme révolutionnaire *(Charles Albert)* — Lettres sur le pacifisme scientifique *(Prof. R. Dubois)* — Au service de la paix *(E. Cresson)* — Discours de la dernière chance *(P. Rassinier).*



TARIF
DES ABONNEMENTS

Abonnement simple. 10 f.
Abon. hors frontière. 12 f.

La série doit normalement comprendre 15 numéros et théoriquement 800 pages. Les abonnements partent du 15 janvier 1967

(Rappel du chèque postal : Louis Louvet, 880-87-Paris)

Directeur de la publication : Louis LOUVET (inscrit sous le n° 21.451)
Paris — Imp. La Ruche Ouvrière — 10, r. de Montmorency (3e)